

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

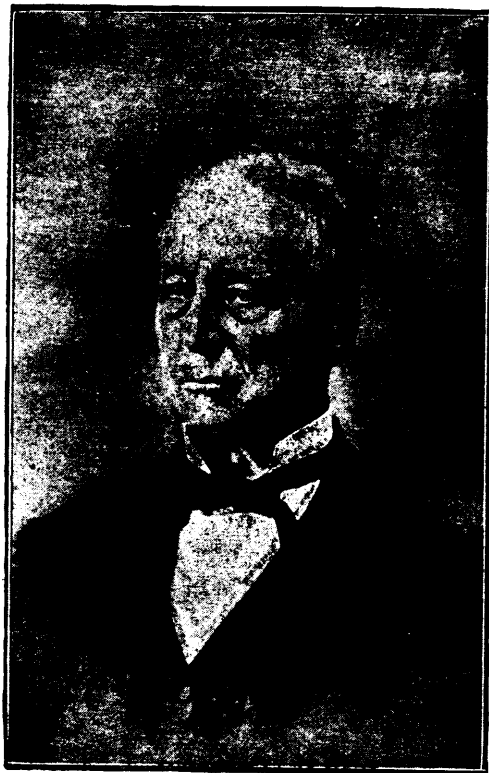
Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6<sup>ÈME</sup> ANNÉE, No 282—SAMEDI, 28 SEPTEMBRE 1889

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HON. L.-V. SICOTTE, JUGE DE LA COUR SUPÉRIEURE, DÉCÉDÉ  
Photographie Bourassa, Saint-Hyacinthe



CANADA. — LE STEAMER *MIGNET* DANS LES RAPIDES DE LACHINE  
Photographie Parks - Gravures par Armstrong

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 28 SEPTEMBRE 1889

SOMMAIRE

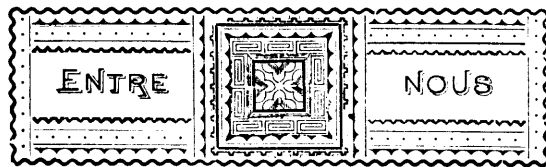
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures : Dans les rapides de Lachine, par Jules St-Elme ; Feu l'hon. juge Sicotte ; OEdipe à Colone.—Poésie : L'aumône au village, par F. T.—Le respect des vieillards.—Cueillettes et glanures, par Jules St-Elme.—Étymologies, par H. Servadec.—Toujours Français, par G. A. Dumont.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par C. Colonnier.—Au cloître, par Callistros.—La machine à composer les caractères d'imprimerie (avec gravure).—Primes du mois d'août—Connaissances utiles.—Variétés.—récréations de la familles.—Feuilletons : Les Mystères de Panama.—Sans Mères—Une histoire de là-bas.

GRAVURES : Portrait de feu l'hon. L.-V. Sicotte, juge de la Cour Supérieure.—Canada : Vue du steamer *Magnet* dans les rapides de Lachine.—Les Beaux-Arts à l'Exposition-Universelle : OEdipe à Colone.—L'aumône au village.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
<b>94 Primes</b>	<b>\$200</b>

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



\* \* J'ai dîné, il y a quelques jours, avec deux hommes dont les noms sont très connus dans la province de Québec, bien qu'à des titres différents.

L'un, M. Toussaint, de la maison Toussaint et Lacroix, de Québec, vient d'élever en quelques mois près de sept mille canards.

L'autre est M. Eiffel, fils du célèbre ingénieur qui a élevé la tour dont vous avez peut-être entendu parler.

A ce dîner, auquel je fais allusion, assistaient bien d'autres personnes, ministres, députés, journalistes, etc, qui avaient répondu à la gracieuse invitation du propriétaire de la grande fabrique de canards de Château-Richer, mais vous comprendrez comme moi que les deux personnalités qui attireraient le plus mon attention, en cette circonstance, étaient celles que j'ai nommées tout d'abord.

J'étais placé entre M. Eiffel et M. . . . , son nom m'échappe, un excellent homme, dont la largeur de ceinture prouvait que l'on vit à l'aise sur les bords du St-Laurent.

Je n'avais pas été présenté au second, mais comme je ne suis pas anglais, je n'en essayai pas moins de lier conversation.

—Mon voisin de droite, lui dis-je, porte un nom célèbre, c'est M. Eiffel, le fils du constructeur de... etc. . . . etc.

- Comment l'appellez-vous ?
- Eiffel, le fils du construct. . . . etc. . . . etc.
- Eiffel ! un drôle de nom.
- Un nom célèbre.
- Son père, vous dites qu'il a fait ?
- Une tour ! La tour Eiffel. . . .
- Une église ?
- Non, une tour, une grande tour, une très grande tour, la tour Eiffel. . . . Voulez-vous du canard ?

Il prit du canard.  
Et voilà comment j'ai découvert à deux ou trois lieues de Québec, un homme qui ignore l'existence d'Eiffel, de sa tour, et de l'exposition de Paris !

\* \* Je fis part de ma découverte à M. Eiffel qui me répondit avec beaucoup d'esprit :

—Je ne saurais trop vous remercier et vous féliciter de la bonne aubaine dont vous venez de me faire part. Après avoir travaillé ainsi que nombre d'ingénieurs, comme M. Gré, qui est placé en face de nous, et d'élèves-ingénieurs, comme moi, à la construction de la tour, fatigué d'en entendre toujours parler et d'en lire des descriptions dans tous les journaux, je me suis décidé à venir passer mes vacances en Amérique afin de me reposer. La traversée fut assez bonne, bien qu'agrémentée un peu de conversations sur la fameuse machine en fer, mais j'étais plus tranquille. A mon arrivée à New-York, cela recommença ; la tour Eiffel partout, jusque sur des paquets de cigarettes. Dans chaque ville que je visitai, ce fut la même chose.

Certes, je suis fier du succès qu'a remporté mon excellent père, mais enfin, vous devez comprendre que mon ami et moi, nous aimions à passer quelques heures sans entendre parler de la tour. Cependant, vous venez de découvrir un homme qui ignore même son existence. Heureux homme ! Je voudrais lui serrer la main, mais sans lui dire pourquoi.

Je le lui présentai et lui fournis ainsi l'occasion de presser dans ses doigts une des énormes phalanges de mon voisin de gauche.

\* \* Les réflexions que j'ai entendues à propos de M. Eiffel fils, peuvent se résumer ainsi :

—Il est bien riche, n'est-ce pas ?  
Ne m'étant jamais enquis de la position de fortune du jeune ingénieur et n'ayant nulle envie de le faire, je me contentais de répondre qu'il était encore plus riche que le gouvernement.

En quelque pays que vous alliez, soyez certain que cette réponse sera toujours vraie, que vous l'appliquiez à qui que ce soit, ingénieur ou non.

D'autres disaient :  
—Il n'est pas très grand. . . .  
—C'est vrai, monsieur, il est de taille moyenne, mais la tour, la tour construite par M. Eiffel père, est si grande que, enfin, vous comprenez. . . . elle est immense. . . .

—Il est de fait que la tour est très grande. Mill pieds, je crois ?  
—Pas tout à fait. Neuf cent soixante-huit. Et remarquez que M. Eiffel, père, n'en a pas six.

—Six ?  
—Oui, six pieds !  
Vous voyez où on en arrivait à discuter ainsi. C'était à en devenir idiot à la fleur de l'âge.

M. Eiffel, fils, est un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près, très calme, un peu froid, distingué, instruit et sans la moindre prétention. Il écoute, regarde, observe, et parle très peu.

A ceux qui lui demandent des nouvelles du boulevard, des théâtres, etc., il répond qu'il n'a guère le temps de s'amuser, mais qu'il a trop à apprendre pour perdre des moments précieux. Il est très au courant du mouvement littéraire, mais il s'occupe surtout de questions scientifiques.

Nous espérons tous qu'il emportera un bon souvenir du Canada.

\* \* Mais je reviens à mes canards.  
C'est sur le bord du Saint-Laurent et sur les confins des territoires des paroisses de Château-Richer et de Sainte-Anne que se trouve l'établissement d'élevage de canards, que nous étions invités à visiter.

C'est là que deux hommes d'initiative font de l'élevage en grand au moyen de l'incubation artificielle.

Le procédé en lui-même n'est pas nouveau, mais chaque pays a ses systèmes.

Les Chinois et les Egyptiens ont pratiqué l'incubation artificielle depuis les temps les plus reculés, et M. Soubeyran nous donne à ce sujet certains détails des plus intéressants.

Les couvoirs égyptiens ou *mamals* forment des constructions rectangulaires en brique, le plus souvent adossées à un monticule de sable pour dimi-

nuer autant que possible la déperdition de la chaleur. La partie principale, destinée à l'éclosion, est divisée en cellules, dont l'étage inférieur est le couvoir proprement dit, tandis que le supérieur reçoit le combustible destiné à élever la température. Le sol du couvoir est recouvert de nattes de paille et d'étroupe, et au-dessus on dispose, sur trois couches superposées, des œufs dont le nombre s'élève à plusieurs milliers pour chaque couvoir. Les ouvriers visitent tous les jours ces œufs et les retournent afin de répartir aussi également que possible la distribution de la chaleur.

Aussitôt éclos, les poussins sont rendus à leurs propriétaires (car c'est là un des points les plus curieux du système égyptien que les cultivateurs portent leurs œufs au couvoir et ne les font jamais couver par leurs poules), en déduisant toutefois un tiers du nombre réunis, et c'est ce tiers qui constitue le bénéfice du propriétaire du mamal.

Chacun de ces établissements fait éclore plus de trois cent mille œufs par an.

Nous n'en sommes pas là, au Canada, notre climat n'est pas aussi favorable que celui de l'Égypte, et, du reste, on ne fait que commencer l'élevage des volailles au moyen de l'incubation artificielle.

Cet essai, qui semble être en voie de succès, sera-t-il imité et verrons-nous bientôt dans chaque paroisse des incubateurs artificiels, comme on voit déjà des fromageries et des beurrieres ? Rien ne s'y oppose, puisque nous avons vu ces deux dernières industries si bien réussir.

Les propriétaires de la maison d'élevage de Sainte-Anne, MM. Toussaint et Lacroix sont donc les fondateurs sérieux d'une industrie nouvelle qui ne tardera pas sans doute à se développer.

Quand à la qualité des canards de Sainte-Anne, je vous assure qu'elle est supérieure.

\* \* A ce repas, où l'on mangeait canard sur canard, les épigrammes à l'adresse des journalistes n'ont pas manqué, mais personne n'a pensé à chanter cette joyeuse chanson du canard qui eut autrefois beaucoup de vogue et que je réédite pour qu'elle ne soit pas complètement oubliée :

Sur le bord d'une mare,  
Un canard soupirait,  
Cherchant d'un air bizarre  
La cane qu'il aimait.  
Il disait, d'un organe  
Qui peignait son chagrin :  
" On m'a chipé ma cane,  
C'est l'fait d'un galopin  
Can-can  
Can-can  
Quand je flâne,  
Sans ma cane,  
Je ne suis pas content,  
Can-can."

Voyant sa douleur telle,  
Un passant qui passait  
Lui dit : " Comment est-elle,  
Ta cane, ô mon poulet ?"  
" Elle avait robe grise,  
Répondit le canard.  
Oh ! qu'elle était bien mise  
Avec son nez camard !"

" Si je n'ai la berlué,  
Répondit le passant,  
Ta cane, je l'ai vue,  
A l'hôtel du Croissant.  
J'ai vu ta cane folle  
Qui te faisait des traits,  
Dans une casserole,  
Avec plusieurs navets."

Apprenant ce mystère,  
Le cœur gros comme un œuf,  
Le canard, en colère,  
Jura de rester veuf.  
Sur le bord de sa mare,  
Il se remit au frais,  
Chantant sur sa guitare :  
Guerre ! guerre aux navets.

Chacun son goût, mais, quant à moi, j'aime encore mieux cela que l'inepte chanson boulangiste :  
*En rev'nant de la revue.*

\* \* Quelle belle chose que la science et qu'ils sont précieux et instructifs les renseignements qu'elle nous donne.

Une commission de savants anglais, appartenant à la *British Medical Association* reçut, il y a quelques années, instruction de procéder à une enquête sur la durée moyenne de la vie des buveurs appartenant à diverses catégories, afin de se rendre compte de l'influence exercée par l'alcool.

Après avoir observé 4,234 cas de décès, voici le résultat des travaux de ces savants :

- 1o. Tempérants absolus : 51 ans 22 jours ;
- 2o. Buveurs modérés : 63 ans 13 jours ;

30. B  
temps à  
40. B  
50. I  
Il rés  
vivre as  
sons al  
que si c  
cinquan  
ser quan  
les deu  
sa vie e  
mieux v  
tempéra  
Les m  
catégori  
vivre pl  
se voir p  
Cepen  
prendre  
qui spéc  
se tromp

\* \* I  
sables d  
Québec  
pas répo  
soudre.  
Cet é  
était pré  
de large  
dire que  
plus pra  
C'était  
ainsi les  
tage.  
Quelq  
grande s  
écrasant  
Aujourd  
On a  
d'évener  
En 18  
traînant  
roula du  
un clin  
et trent  
Onze  
coûte la  
Il y a  
éboulem  
Chaque  
chaque f  
en cet e  
torités m  
Qui sa  
la même  
Quant  
leur insc  
que part  
l'habitue  
mépriser  
Ne vo  
leurs m  
trouvaie  
Ils revie  
années p  
un ou p  
reste rev  
En ce  
devoir  
grandes  
menace  
rait plu  
bien l'a  
quoises.

\* \* I  
d'écrire  
de sa pa  
Ce qu  
de certa  
duit : T  
" Le me  
lise."  
Trad

30. Buveurs irréguliers, c'est-à-dire se grisant de temps à autre : 59 ans 67 jours ;  
 40. Buveurs habituels ; 57 ans 59 jours ;  
 50. Ivrognes : 53 ans 13 jours.

Il résulte donc de ces observations que pour vivre assez longtemps il faut faire usage de boissons alcooliques, mais d'une manière modérée ; que si cependant on se contente d'une moyenne de cinquante-sept à soixante-neuf ans, on doit se griser quand l'idée en vient, mais qu'à choisir entre les deux extrêmes ne boire que de l'eau ou passer sa vie entre deux vins, il n'y a pas à hésiter et que mieux vaut être ivrogne fiéffé que d'être d'une tempérance absolue.

Les malheureux qui appartiennent à la dernière catégorie doivent se contenter, en effet, de ne pas vivre plus vieux que Napoléon Ier et se résigner à se voir porter en terre par tous les ivrognes.

Cependant, je n'engage aucun de mes lecteurs à prendre pour guides ces renseignements de savants qui spéculent sur les chiffres, car il leur arrive de se tromper quelques fois.

Dieu me garde d'être savant  
 D'une science trop profonde :  
 Les plus doctes, le plus souvent,  
 Sont les plus sottes gens du monde.

\* \* Doit-on rendre les pseudo-savants responsables du terrible accident qui vient d'avoir lieu à Québec ? C'est une question à laquelle je ne veux pas répondre tout haut et que je vous laisse à résoudre.

Cet écroulement d'une partie du cap Diamant était prévu depuis longtemps ; on voyait en effet de larges crevasses se former, et je me suis laissé dire que certains ingénieurs ne trouvaient rien de plus pratique que de les combler.

C'était aggraver le mal puisque l'on forçait ainsi les parois de ces déchirures à s'ouvrir davantage.

Quelques jours de pluie arrivèrent après une grande sécheresse, et l'éboulement se produisit en écrasant une dizaine de familles et de maisons. Aujourd'hui, les uns pleurent, les autres parlent.

On a déjà pleuré et parlé plusieurs fois à propos d'événements du même genre.

En 1841, le 17 mai, une avalanche de neige, entraînant avec elle une énorme quantité de pierres, roula du cap et s'abattit sur la rue Champlain. En un clin d'œil, maisons furent réduites en atomes et trente-deux personnes furent tuées.

Onze ans après, en 1852, nouvel accident qui coûte la vie à sept personnes.

Il y a une dizaine d'années, il y a encore eu un éboulement, mais moins grave que les premiers.

Chaque fois on rebâtit les maisons écrasées et chaque fois de nouvelles familles vinrent s'établir en cet endroit dangereux, sans que jamais les autorités municipales aient défendu de reconstruire.

Qui sait si demain on ne commettra pas encore la même imprudence.

Quand aux habitants de ce quartier, très pauvre, leur insouciance se comprend, il faut se loger quelque part, là les loyers sont à bon marché, et puis, l'habitude de vivre dans une rue, tout fait qu'ils méprisent le danger.

Ne voit-on pas les paysans du Vésuve relever leurs maisons ruinées au lieu même où elles se trouvaient avant d'être détruites par une éruption. Ils reviennent vivre au même endroit ; quelques années plus tard une autre catastrophe arrive, tue un ou plusieurs membres de la famille, mais ce qui reste revient encore.

En ce qui regarde Québec, le malheur semble devoir prendre des proportions matérielles plus grandes qu'elles ne le sont encore, car la terrasse menace ruine, et Québec, sans la terrasse, ne serait plus qu'une vieille ville, bien triste, il faut bien l'avouer, s'il ne restait pas les belles Québecquoises.

\* \* Un jeune Suisse, M. Emile Durer, vient d'écrire une vie de M. Edison, ce qui est très bien de sa part.

Ce qui l'est beaucoup moins, c'est la traduction de certains mots anglais, et c'est ainsi qu'il traduit : *The Grand Trunk Railway Herald*, par : "Le messenger du chemin de fer de la grande valise."

Traduttore Tradittore.

LÉON T. DIEU.



DANS LES RAPIDES DE LACHINE

Après avoir passé successivement le Long-Sault, les rapides du Côteau et de Saint-Timothée, puis les Cascades, le vapeur qui descend le Saint-Laurent arrive enfin au Sault Saint-Louis, mieux connu comme les *Rapides de Lachine*. Il n'est plus, alors, qu'à quelques milles de Montréal.

C'est au sortir du lac Saint-Louis ; le fleuve se rétrécit entre deux pointes où dominant, d'un côté, la petite ville de Lachine, et de l'autre le village indien de Caughnawaga, avec son fort en ruines. La compagnie du chemin de fer du Pacifique Canadien a fait fortune de ce rapprochement notoire des deux rives pour y jeter, il y a trois ans au-delà, son pont transfluvial qui se développe sur environ mille verges d'étendue, juste à la tête du rapide.

Parvenu à l'endroit où le bateau passe sous l'énorme construction de fer qui, de loin, semble nous fermer la route, mais qui se relève de plus en plus à mesure que l'on approche, au point de nous regarder, du haut de sa dignité, filer pardessus elle, parvenu à cet endroit, on commence à se ressentir des remous du rapide.

Ces remous augmentant toujours de force attirante, le bateau prend une allure vertigineuse et fournit, pour un mille de chemin à peu près, une course endiablée, malgré le peu de pression qu'on laisse à la machine. Non-seulement l'eau, mais l'air semble emporté violemment vers le grand saut dont on entend plus loin les sourds grognements : c'est l'instant où les émotions commencent à se manifester chez les passagers et surtout les passagères. Pourtant, ce n'est encore qu'un pâle prologue. Soudain, deux îles se dessinent entourées de flots bouillonnants. Au près de l'une d'elles les vagues paraissent plus hautes et plus furieuses ; une énorme banquise de roc vif, qu'on aperçoit presque à fleur d'eau, ne laisse entre elle et les abords de l'île qu'un chenal qui n'a pas cent pieds de largeur, où les flots s'écrasent, où le courant se précipite, bondit, écume et mugit comme un torrent affreux ; néanmoins, c'est là qu'on va passer.

Le vapeur s'y engage résolument : sa machine est, dans ce moment, au pressé presque complet ; le courant l'entraîne comme un simple fétu. Quatre hommes vigoureux sont à la roue du gouvernail et quatre autres, en cas de rupture des chaînes, tiennent la barre pour soutenir l'impulsion. Le moment vraiment critique est celui où le bateau passe ce canal étroit, entre deux rebords de rocs, et spécialement lorsqu'il opère une demi-conversion sur la droite pour contourner l'île. La moindre déviation de sa route alors le jetterait sur un de ces écueils où il s'ouvrirait et coulerait à pic. Mais le pilote a la main sûre : que ce soit Jean-Baptiste Canadien ou ses dignes émules Ouellette, Clément et autres, on n'a rien à craindre en leur compagnie.

Au sortir de ce chenal la vague est monstrueuse et le vapeur y fait d'énormes plongeoins, tout comme un simple bout de planche. Les flots tumultueux viennent se briser avec fracas contre la coque de fer, et leurs éclats rejaillissent jusque sur le haut pont.

Le plus émouvant est passé : encore quelques arpens de cette danse sur la vague, puis tout est fini. Par un contraste ironique, pendant que notre gros vapeur se tord et se cabre au milieu du courant, on voit parfois de légers canots d'écorce, avec leurs sauvages nautonniers, qui filent sans danger le long de la rive, presque aussi vite que nous. Quelques minutes après, le bateau passe sous le pont Victoria et aborde bientôt le quai de la métropole.

Notre gravure représente un des vapeurs de la Cie du Richelieu et Ontario au moment où il franchit les rapides de Lachine.

Le voyage à travers ces rapides est devenu à la mode aujourd'hui, malgré les trois ou quatre naufrages que portent ses annales. Ont péri dans le saut Saint-Louis les vapeurs *Renaud* et *Salaberry*, puis le *Saint-François*, il n'y a que peu d'années. Mais il n'y a guère de catastrophe à craindre, étant donné que le débarquement, même en cas de perte

du navire, s'opère presque toujours sans encombre. Aussi je crois pouvoir, en conscience, recommander vivement à ceux de mes lecteurs qui ne l'auraient point fait déjà, cet intéressant petit voyage.

JULES ST-ELME.

FEU LE JUGE SICOTTE

Une de nos anciennes figures politiques vient de disparaître, en la personne de l'honorable Louis-Victor Sicotte, juge en retraite de la Cour Supérieure, décédé, à Saint-Hyacinthe, le 4 septembre courant, à l'âge de soixante-seize ans et dix mois.

Il a quitté cette terre après une maladie de plusieurs mois, en catholique croyant et muni des sacrements de l'Eglise.

Nous donnons ci-après quelques notes biographiques sur l'honorable juge. Le défunt était né à Sainte-Famille (Boucherville), le 6 novembre 1812. Il fit ses études à Saint-Hyacinthe et entra au parlement comme député de cette ville en 1852. En 1853, on lui offrit le portefeuille de ministre des terres de la couronne, dans l'administration Hincks-Morin. Il refusa, et en 1854 il fut élu orateur de l'Assemblée du vieux Canada.

En 1858, il fut fait commissaire des travaux publics dans l'administration Cartier-Macdonald, mais il se retira bientôt à cause des difficultés sur le choix de l'emplacement de la capitale. En 1862, il prit le portefeuille de procureur-général du gouvernement Sandfield-Macdonald jusqu'en 1863. Nommé juge de la Cour Supérieure en septembre 1863, il administra la justice dans le district de Saint-Hyacinthe pendant vingt-quatre ans avec talent et dignité.

Marié depuis cinquante-deux ans, il laisse pour déplorer sa perte sa femme, dame Marguerite-Amélie Starnes, sœur de l'hon. M. Starnes, et plusieurs enfants dont l'aîné est le shérif de ce district.

Le défunt emporte dans la tombe le respect de tous, et nous offrons à sa famille nos sentiments de profonde sympathie. Il laisse un vide dans la ville qu'il a habitée si longtemps et qui a été témoin de sa carrière politique et judiciaire. L'hon. juge Sicotte appartenait à une génération d'hommes distingués, et c'est un des derniers survivants de ceux qui, sous l'empire de la constitution de 1841, travaillèrent à abolir la tenure seigneuriale et à assurer au pays la plénitude du gouvernement responsable.

ŒDIPE A COLONE

Quel meilleur commentaire pourrions-nous trouver pour accompagner la reproduction du beau groupe de M. Hugues, que les mots placés par le poète grec dans la bouche plaintive des deux infortunés :

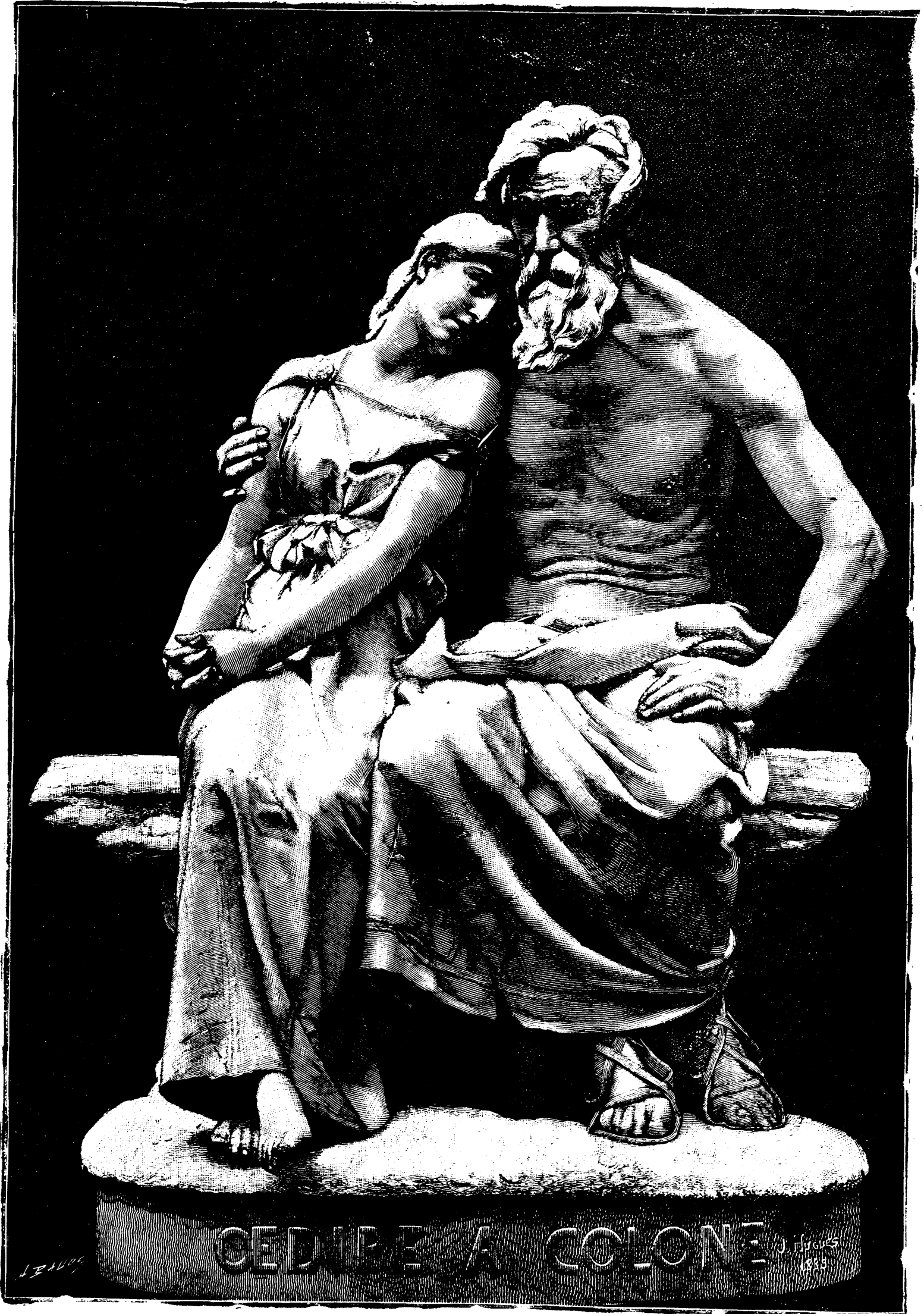
*Œdipe.*—Fille d'un vieillard aveugle, Antigone, en quels lieux ou dans quelle ville sommes-nous arrivés ? Qui donc accueillera aujourd'hui avec la plus chétive offrande Œdipe, errant, demandant peu, obtenant moins qu'il ne demande, et encore satisfait ?

*Antigone.*—O mon père, malheureux Œdipe, je vois dans le lointain, autant que mes yeux peuvent en juger, des tours qui défendent une ville ; le lieu où nous sommes est sacré.....  
 Repose-toi sur cette pierre mal polie, car tu viens de faire une longue route pour un vieillard.

Il n'y a qu'à contempler la belle œuvre de M. Hugues pour se rendre compte de la sincérité et du sentiment profond avec lesquels il a fait revivre dans le marbre cette scène d'une si poignante et si simple grandeur.

Quand les maux sont passés, on n'est jamais embarrassé pour en trouver le remède.—J. SIMON.

LA MORALE DE L'HISTOIRE.—Le meilleur des livres, pour l'âme populaire, c'est une vie pure, simple ou héroïque. Or, l'histoire abonde en pareilles leçons ; si le moraliste a lieu de s'affliger des fréquents et cruels démentis donnés par les événements aux principes les plus évidents de la conscience humaine, du moins il trouve dans ce contraste de la grandeur des personnes et de la misère des choses, la vivante démonstration des principes éternels.—VACHEROT.



LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — ŒDIPUS AT COLONAE, GROUPE EN MARBRE DE M. HUGUES

FE

M

Pier  
faut  
style  
Co  
le os  
avec  
—  
que

poir d  
il pût  
tenter  
Ma  
eux a  
que f  
Pidée  
par le  
Ex  
état c  
pensé  
En  
indiq  
Miqu  
Éta  
Pu  
vait s  
Et  
S'i

No

L'AUMONE AU VILLAGE

L'ENFANT

LA MÈRE

La vois-tu, dis, maman, la vieille Mathurine.  
 La vois-tu, tout là-bas, qui lentement chemine ?  
 Qu'elle est laide, vraiment, avec son dos voûté,  
 Sa tête tremblante et son air hebété,  
 Ses vilains cheveux gris, sa figure ridée  
 Et ses habits, enfin, dont on n'a pas idée !  
 Elle n'a que deux dents, mais elles sont, je crois,  
 D'une longueur égale à celle de mes doigts.  
 Puisque l'on perd ses dents lorsque l'on est gourmande.  
 Elle a dû l'être fort. D'ailleurs elle demande  
 Sans jamais se lasser. Quand son sac est bien plein,  
 Elle marmotte encore : " Un petit morceau de pain !  
 Pourquoi lui donnes-tu toujours de préférence  
 A ce jeune garçon qui chante, siffle, danse  
 Lorsqu'il vient mendier ? Il me plaît beaucoup mieux.  
 Il est doux, il est gai, son air est gracieux,  
 Il a toujours un mot amusant à vous dire,  
 Et rien qu'en le voyant, l'on éclate de rire....  
 La vieille me fait peur avec ses grands yeux morts,  
 Et puis... on dit partout qu'elle jette des sorts.

Tais-toi, Marthe, tais-toi ; je ne suis pas contente !  
 A l'entendre jaser, on te croirait méchante.  
 Ainsi pour t'émouvoir, pour attendrir ton cœur,  
 Il faut être joyeux, il faut être rieur.  
 Mathurine autrefois te ressemblait, ma fille !  
 Elle était, m'a-t-on dit, vive, fraîche et gentille.  
 Mais l'âge et le chagrin, qui rongent les plus forts,  
 Ont affaibli ses sens et déformé son corps.  
 Et puis, ma pauvre enfant, c'est lamentable à dire,  
 Cette vieille qui peut à peine se conduire,  
 Qui va de porte en porte implorer son prochain  
 Pour ne pas succomber et de froid et de faim.  
 Cette femme a des fils. Oh ! la chose cruelle !  
 Il ne lui donne rien, n'espérant plus rien d'elle  
 Mathurine, pourtant, les a bien élevés ;  
 De soins et de douceurs ils n'étaient pas privés ;  
 Elle était fière d'eux, les faisait beaux et braves,  
 Les gâtait sans mesure et ne mettait d'entraves  
 A nuls de leurs désirs... Combien elle avait tort !  
 Ils n'obéirent plus quand leur père fut mort.



NOTRE ODYSSEE

A mon amie !

RÉCIT FANTAISISTE D'UNE AVENTURE VRAIE

I

Dis-moi, t'en souvient-il encore, ma mie, de cette équipée-là ?... Nous vous l'avions pourtant bien dit que l'onde était perfide, que le vent soufflait fort. Crainte de gaspiller vos tendres émotions, nous allions partir seuls, à notre grand regret ! Te rappelles-tu les mots qu'en ce moment, toi-même, tu nous lanças comme un défi, non sans une pointe d'ironie : " Tiens, c'est qu'ils ne veulent pas nous amener." Et tu nous jetais, à la dérobée, un de tes regards les plus coquins ! Cruelle, va ! tu voyais bien que nous ne demandions pas mieux que de vous avoir avec nous, mais le vent soufflait si fort...

Néanmoins, devant votre air si résolu, nulle timidité qui tienne : nous partîmes. Arrivés au bord de l'eau, je vous fis remarquer la vague qui se soulevait énorme et menaçante. J'ajoutai, c'est bien vrai, je l'avoue, et du reste je le pensais, qu'il n'y avait pas grand danger à s'embarquer, pourvu qu'on le fit avec précaution ; seulement, que ça pourrait vous effrayer un peu et que vous eussiez à faire une bonne provision de courage en conséquence. Mes encouragements étaient bien inutiles, tant vous y alliez, toutes quatre, en pleine sécurité : vraiment, vous nous honoriez de beaucoup de confiance. Pour toi, surtout, inconsciente du danger, je me rappelle que tu fixas dans les miens tes grands yeux scrutateurs : tu dûs y trouver, je suppose, un brevet de sûreté, car tu fus des premières à dire : " Allons-y ! " Pauvre enfant, tu n'osais pas envisager les périls flottant sur l'onde où nous allions naviguer : tu avais puisé dans mon regard tout ton courage et tu trouvais mon air bien rassurant. C'est que, vois-tu dès ce moment-là, non sans trembler un peu pour tout ce que j'allais exposer aux caprices des flots, j'étais bien décidé à faire tant et si bien que de le ramener sain et sauf à bon port ! Quoiqu'il en soit, tu ne saurais croire comme cette marque de confiance de ta part me grandit à mes propres yeux et me rendit fier de moi !...

Mon compagnon, lui, continuait de penser ce qu'il m'avait dit au début : " Elles n'oseront jamais nous accompagner." Cependant, votre résolution était prise et bien arrêtée, nous descendîmes dans l'embarcation... Dis-moi, t'en souvient-il encore, ma mie, de cette équipée là ?...

II

Avec quelle fureur, t'en souviens-tu, la vague balottait le long du quai le frêle esquif où nous allions prendre place ! Tes trois compagnes, néanmoins, s'y installèrent sans se faire prier ; tu eûs un moment d'hésitation. Oh ! va, je compris bien tes alarmes : toi, inexpérimentée dans ces dangers nouveaux, tu te livrais tout entière au bon vouloir de tes guides, et quelque confiance qu'ils t'inspirassent, ton œil laissa voir, en plongeant encore une fois dans le nôtre, le commencement d'angoisse qui germait dans ton cœur. Aussi, je t'admirais tout bas, et au moment où je te donnai la main pour t'aider à prendre pied à ton tour dans notre embarcation, il me semble t'avoir signifié, de quelque façon, quel grand cas je faisais de la vaillance de ton âme ! Ai-je parlé ? je l'ignore ; est-ce de quelque autre manière ? je ne le sais pas plus : tu l'auras peut-être remarqué mieux que moi, et tu me l'as pardonné ; tu sais, j'étais ému !...

Perchée sur la crête d'une vague, dans l'instant où tu y descendais, la chaloupe peut-être aurait pu chavirer : c'est un danger que j'ai pressenti, sans l'avoir exprimé, et par bonheur nul autre que moi n'y a songé !... Mais non, ce ne fut qu'un instant d'inquiétude : déjà, vive et légère, tu étais en place. et j'étais heureux, moi, devant ta figure demi-craintive et demi-souriante, j'étais heureux de te voir exercer ainsi ta bravoure à narguer le



L'AUMONE AU VILLAGE.—(Tableau de Mlle Herland)

Ils furent des tyrans pour leur trop faible mère.  
 Et mangèrent son bien. Puis, lorsque la misère  
 Eut prit place au logis, ils partirent sans bruit,  
 Comme deux criminels, dans l'ombre de la nuit.  
 Ce qui la fit pleurer, la vieille abandonnée,  
 Ce ne fut pas, crois-moi, sa triste destinée,  
 Ce fut d'avoir senti que ces enfants ingrats  
 Qu'elle avait tant aimés, hélas ! ne l'aimaient pas.  
 A dater de ce jour, et malgré son grand âge,  
 Elle chercha sa vie à travers le village.  
 Elle souffre toujours, mais en se résignant,  
 Et, loin de murmurer, va sans cesse priant.  
 Pour mieux se consoler d'une existence amère,  
 Elle dit que Jésus a gravi son calvaire.  
 Qu'il était Dieu, pourtant, et rempli de bonté,  
 Et qu'on n'a point pour elle autant de cruauté.  
 Riras-tu d'elle encore ?

Je la lui donnerais pour calmer son chagrin,  
 Et pour qu'elle n'ait plus à tendre encore la main.

LA MÈRE

Si tu ne peux, enfant, lui donner la richesse,  
 Tu peux la secourir, du moins, en sa détresse,  
 Et ce morceau de pain pris sur notre labeur,  
 Tu peux l'accompagner d'un mot parti du cœur ;  
 Au lieu de lui fermer notre pauvre chaumière,  
 Sîtôt que tu l'entends, ouvre-lui la première ;  
 Lorsque tu l'aperçois sur le bord du chemin,  
 Accours-lui vite en aide et prends-la par la main.  
 Parle-lui doucement....

L'ENFANT

L'ENFANT

... Oh ! quelle triste histoire  
 Tu viens de me conter ! La pauvre ! peut-on croire  
 Qu'elle ait autant souffert par ses cruels enfants !  
 Je comprends son regard et ses membres tremblants !  
 Dire qu'il est des gens que sa vue importune,  
 Et que j'étais ainsi !... Que n'ai-je une fortune,

La voici, la pauvre âme !  
 Oh ! je l'aime à présent !... Entrez, ma bonne femme,  
 Tenez, prenez ce pain et ces fruits savoureux ;  
 Les jours où vous viendrez seront les jours heureux.

(Extrait du " Musée des Familles. "

F. T.

LE RESPECT DES VIEILLARDS

Mon fils, tiens-toi attentif dans la société des vieillards prudents, et unis-toi de cœur à leur sagesse afin que tu puisse écouter tout ce qu'ils te diront de Dieu. Ne méprise pas un homme dans sa vieillesse, car ceux qui vieillissent ont été comme nous. Ne te moques pas des hommes âgés qui sont sages, mais nourris-toi de leurs maximes, car tu apprendras d'eux la sagesse et la notion du vrai. Ne néglige point les récits des vieillards. Ce qu'ils disent, ils l'ont appris de leurs pères et ils te donneront l'intelligence, et tu sauras ce qu'il faut répondre quand il en sera temps. Comment trouveras-tu dans ta vieillesse ce que tu n'auras pas amassé dans ta jeunesse ? Que le jugement convient bien aux cheveux blancs, et comme le conseil sied bien aux vieillards !

La vieillesse est une couronne d'honneur qui se trouve dans la voie de la justice, elle est vénérable non par sa longueur ni par le nombre des années : c'est la vieillesse de l'homme, et la vie sans tache est une longue vie. Une expérience consommée est la couronne des vieillards et la crainte de Dieu est leur gloire.

## TOUJOURS FRANÇAIS

danger ! Quant à la vague, elle venait, à ton aspect, de calmer sa furie : elle semblait s'arrondir mollement, invitant avec grâce notre esquif à voguer ; elle se retira avec tranquillité, et, comme nous lâchâmes le quai, nous éloigna doucement du bord. Nous gagnions les hautes eaux. Dis-moi, t'en souvient-il encore, ma mie, de cette équipée-là ?

## III

Comme la mouette qui bondit sur le flot où elle trempe gaillardement son aile, au plus fort de la tourmente, notre chaloupe, bien lestée pourtant, dansait sur la lame d'une étrange façon. Mais la brise, si forte, qui soufflait de l'arrière, nous eut bientôt entraînés vers le large, avec une vertigineuse rapidité. J'avais saisi les rames et mon compagnon tenait le gouvernail, instrument de perte ou de salut. Nous filions si vite, emportés par le vent, que notre embarcation paraissait voltiger de sommet en sommet, sans s'abandonner presque au défaut de la vague.

Vous ne disiez rien : te rappelles-tu comme tout le monde était muet, à notre bord, le regard perdu dans ce tumulte des flots au milieu duquel nous passions comme un trait ? Une seule de tes compagnes parla de rebrousser chemin : c'était impossible, nous ne pouvions prêter le flanc à ces lames monstrueuses : il fallait aller de l'avant jusqu'à l'île, cette terre de salut qui s'offrait à nos yeux, là bas, mais encore loin, bien loin pour l'effroi qui gagnait tout notre équipage. Le pilote lui-même ne proférait pas un seul mot, appliquant toute son énergie et son attention à bien guider, dans sa course effrénée, la légère nacelle. Son sang-froid et son habileté n'ont pas fait peu pour nous sauver. Ton visage était serein et même souriant encore, mais je savais bien tes anxiétés, moi, toujours attentif à lire dans les profondeurs de ton regard, les mille et une impressions diverses qui s'y agitaient ! Ce fut ma perte : à voir ton angoisse si vaillamment comprimée dans ton âme d'étoile, mon cœur sentit fondre son énergie. Ce fut bien pis encore quand la vague indiscrète se permit, juste auprès de toi, une incursion pardessus bord et qu'un jet de son sein s'égara, à travers les plis soyeux de ta robe jusqu'à tes pieds et les mouilla. Je devins timide à mon tour en te voyant craintive, et, sous ton œil suppliant, toute mon audace s'évanouit. Tu ne t'en souviens pas, je pense, car tu m'as cru indifférent tant je m'appliquai à contenir mon émotion. Heureusement, je pus garder le calme de mon esprit : je joignis mes efforts à ceux de mon compagnon et, quelques minutes après, malgré le vent, malgré les flots, avec le secours de l'Etoile de la mer, invoquée, j'en suis sûr, par chacune de vous, nous touchions à bon port et saluons la terre ferme de nos soupirs de satisfaction, de nos actions de grâces au ciel ! Dis-moi, t'en souvient-il encore, ma mie, de cette équipée-là ? . . .

*Le Saint-Esprit*

(La fin au prochain numéro)

## ÉTYMOLOGIES

## JOLIETTE

La ville de Joliette fut fondée par l'honorable Barthélemi Joliette ; d'où son nom.

## ILE DU PRINCE-ÉDOUARD

Cet île fut nommé ainsi en l'honneur d'Edouard, duc de Kent, le père de la reine Victoria.

## BELLECHASSE

Bellechasse tire son nom de Jean Marsolet, sieur de Bellechasse, un des fils du célèbre Nicolas Marsolet.

## ISLE-VERTE

Jacques Cartier baptisa cette île de ce nom parce que, étant couverte de sapins, d'épinettes et de cèdres, elle garde toujours un aspect verdoyant.

HECTOR SERVADEC.

Lorsque le gouvernement français retira ses troupes et ses employés du Canada, après la cession du pays à l'Angleterre, en 1760, il ne resta pour peupler la Nouvelle-France qu'une population de 60,000 habitants. Cette population, occupée jusque-là par ses luttes incessantes contre les Indiens et les Anglais, n'était guère prête à se gouverner elle-même et, de plus, nous devons le dire, son éducation était peu développée. Ce défaut était dû au manque d'établissements classiques ; elle n'avait que quelques écoles dirigées par des religieuses ou des religieux, qui faisaient bien tout ce qu'ils pouvaient pour élever le niveau de l'éducation, mais qui n'avaient pu y parvenir vu le peu de ressources à leur disposition.

Les Anglais, en prenant possession du pays, virent tout de suite qu'ils s'adressaient à un peuple peu instruit, et pensèrent en conséquence qu'ils pourraient le gouverner à leur guise : tant un peuple illettré est faible près d'un autre qui l'est. Mais leurs prévisions furent heureusement déçues.

Le souvenir de la France, resté dans le cœur de ces Français abandonnés dans les neiges du nord par le roi Louis XV, et son acolyte Voltaire leur fait faire des prodiges. Aussi, au lieu de courber la tête devant les vainqueurs, ils se mirent au contraire à les combattre hardiment, non plus par les armes — la chose étant devenue impossible — mais avec les moyens fournis par la constitution donnée au Canada par l'Angleterre.

A chaque attaque des Anglais, les Français opposaient une résistance telle qu'elle obligeait leurs offenseurs à céder. Partout on les voit, ces Français qui furent nos pères, suivre leurs ennemis dans les joutes oratoires, dans les parlements, dans tous les lieux enfin, pour défendre leurs libertés, leurs droits. Ce fut une lutte continuelle, sans relâche, sans répit.

Lorsqu'ils disparurent d'ici-bas, laissant intact à leurs enfants le dépôt sacré confié à leur garde par la France : la langue française, la foi catholique et les institutions primitives du pays, leurs enfants, dis-je, n'eurent aucun reproche à leur faire, car ils avaient fait leur devoir.

Quant à eux, il ne leur restait qu'à poursuivre la route glorieusement tracée par leurs pères. Et ils le firent. Ils travaillèrent donc à assurer la liberté de discussion, l'indépendance de la presse ; à répandre partout l'éducation en fondant de nombreux collèges qui font maintenant l'ornement du Canada. Jamais ils ne cédèrent un pas à leurs adversaires, jamais ils ne firent une seule concession.

Une fois même, pendant les jours sombres de la rébellion, ils osèrent, ces braves, lever les armes contre la puissante Angleterre. Ils allèrent au devant de l'ennemi qui était bien armé et discipliné, avec des faux et des haches, d'antiques fusils à pierre, des canons de bois. Dans cette lutte inégale, ils sortirent encore vainqueurs, et les Anglais furent forcés de se rendre à leurs justes demandes.

Oh ! nobles ancêtres, lorsque nous vous voyons combattre si fièrement pour nous acquérir les droits dont nous jouissons maintenant, nous ne pouvons cesser de vous admirer. Votre dévouement est si magnanime, si héroïque, si grand, qu'il nous fait verser des larmes de reconnaissance.

Vos travaux ne seront pas perdus, nous en entretenons l'espoir, par vos fils d'aujourd'hui. Sans agression contre les autres nationalités vivant auprès d'eux, mais aussi sans faiblesse, ils suivront la trace de leurs aïeux, sans dévier un instant de la route. Si les couleurs de la France ne flottent plus à la brise du Saint-Laurent, du moins le souvenir de la mère-patrie demeurera toujours ineffaçable dans le cœur des Canadiens, car ils ne seront jamais Anglais, mais toujours Français.

*G. H. Dumont*

Il faut être bien juste pour ne pas trouver injuste tout ce que font nos ennemis.—G. Tournande.

## Promenade à travers l'Exposition Universelle

Nous voyons ensuite l'exposition des travaux publics et moyens de transport. Dans le ciel ouvert, intéressantes reproductions de ponts et de viaducs, de phares et d'écluses. Sous les portiques, d'un côté, modèles de navires de tous âges et de tous pays, anciennes galiotes, anciennes nefes, vaisseaux hollandais, anglais, chinois, c'est très varié.

De l'autre côté, fac similés nains de machines à vapeur primitives.

Sur la terrasse au-dessus, l'histoire de la locomotion se complète : c'est là que se trouve, dans son ensemble, la collection historique des véhicules ; exposition très réussie, qui a un légitime succès. N'a-t-on pas remarqué au musée de Cluny le goût de la zoule pour les anciens carrosses de gala ? c'est qu'elle les anime par la pensée : elle aime à se figurer les princes, les princesses des siècles passés, les personnages de la Cour, se prélassant dans ces voitures somptueuses. Ici, de même. L'imagination du visiteur est mise en mouvement. Elle place du monde dans les chaises à porteurs, dans les litières à chevaux, dans les traîneaux qu'on a rassemblés. Il faut dire aussi qu'on en exhibe de fort curieux : citons le traîneau à renommée dorée qui appartenait à l'impératrice Joséphine et le traîneau dont M. Victorien Sardou est le possesseur actuel, traîneau en forme de lion, mais de lion à portières, les flancs contenant une banquette et la queue formant siège de laquais. Remarquons le premier vélocipède, ce naïf deux roues qu'on ne pouvait faire marcher qu'en poussant le pied sur le sol. Une vitrine nous présente aussi, en spécimens réduits, la diligence d'il y a cinquante ans, cette diligence poudreuse à laquelle les rêveurs d'aujourd'hui prêtent tant de charme, "d'où l'on voyait si bien le paysage", où l'on nouait de si agréables relations et qui vous descendait à des auberges si pittoresques, et qu'on suivait à pied aux montées, et qui versait aux descentes. Un mail-coach anglais bien luisant pourrait encore tenter davantage ; les banquettes d'impériale en plein air y sont multipliées ; c'est de là, pensez-vous, que les heureux voyageurs pouvaient bien admirer les vertes pelouses et les riants cottages. Mais voyez la contre-partie : une peinture, dans un pavillon d'angle, vous fait voir ces heureux voyageurs surpris par l'orage ; ils sont inondés, trempés avec une résignation navrante. Du reste, les peintures, les estampes, les photographies étalées sous vos yeux aident singulièrement à reconstituer cette histoire du véhicule, depuis les temps les plus reculés. Un collectionneur de mérite, M. Lucien Faucon, en a fourni abondamment ; c'est aussi l'un des organisateurs les plus zélés de cette exposition, et il serait difficile de rencontrer un homme de plus d'activité, de compétence et d'obligeance.

C'est le cas maintenant de redescendre au rez-de-chaussée et de visiter les autres véhicules anciens qu'on y a entreposés : des figuettes élégantes et légères, formées d'un siège entre deux grandes roues ; des berlines de voyage, encore toutes meurtries des cachots de la route ; et si vous poussez votre excursion jusque sous la porte d'entrée qui fait face aux jardins et aux beaux-arts, vous y verrez, ce qui achève le tableau, les premières locomotives, l'une datée de 1825, à deux roues seulement, actionnée par deux corps de pompe et deux balanciers ; une autre de 1842 environ, pareille à celles qui servaient sur les premières lignes françaises, de Lyon à Saint-Etienne ou d'Alais à Nîmes. Cela vous reporte au temps où les voyageurs de 3<sup>me</sup> classe étaient charriés, comme aujourd'hui le charbon, dans des wagons à découvert où ils se tenaient debout. Quels progrès accomplis depuis lors, dans l'espace d'un demi-siècle ! on s'en rendra compte par la comparaison avec les wagons modernes exposés dans la galerie des machines.

Mais quel bruit frappe nos oreilles. Entendez-vous ces sons vibrants ? Il ne sera jamais difficile de trouver le rendez-vous des pianos et des orgues. On a fait de la Galerie Desaix un domaine abandonné à leurs bruyantes rivalités. Cette galerie est parfaite pour le lancement de ces notes entrecroisées que les essayeurs font partir de tous les points à la fois, notes tantôt graves, magistrale-

ment ronflantes, tantôt aiguës à percer les oreilles, tantôt gazouillantes à faire pâmer d'aise un canari. Un mur se trouve là, un grand mur qui forme tout un côté de la salle, il renvoie vigoureusement le moindre tremolo ou le plus léger accord qu'on lui confie. Pour mieux entendre, du reste, et pour mieux voir aussi, ce qui aide toujours à l'audition, vous êtes libre de monter aux tribunes qui font le tour de cette galerie. De là vous dominez les ophicléides, les instruments à vent, les instruments à clavier, les instruments à manivelle. Vous êtes de plain pied avec de belles orgues ou à figurées postiches sur deux portiques transversaux. Les dilettanti ont toutes les facilités possibles pour se livrer à la dégustation attentive de tous les sons musicaux imaginables et pour donner la palme à l'instrument qui aura produit les meilleurs.

J. Lonniec

### AU CLOITRE

Elle avait vingt ans ; elle ne connaissait de la vie que les douceurs et les joies, les illusions et les charmes ; elle s'avavançait dans nos pauvres sentiers, contente du passé, heureuse du présent, confiante en l'avenir, et semant le bonheur sur ses pas ; l'orgueil et la joie de sa famille, l'exemple et le modèle de ses compagnes !

Tout lui souriait ; le monde la conviait à ses joyeux banquets, et croyait la compter déjà au nombre de ses aimables convives.

Elle allait répondre à sa pressante invitation, suivre ses conseils flatteurs, et porter à ses lèvres la coupe de ses plaisirs enchanteurs ; soudain, une autre voix, bien puissante celle-là, lui murmure à l'oreille des mots que les grandes âmes seules savent comprendre ; et sur le seuil du monde qui lui tend les bras, une lumière d'en haut lui laisse entrevoir la triste réalité de ses faux plaisirs, de ses charmes trompeurs. Alors, sans hésiter, oublieuse de tout, elle y jette un dernier regard froid et dédaigneux ; et souriante, elle écoute la voix de son Dieu qui lui parle.

« Viens, lui dit la voix céleste, suis-moi ; laisse-là ces richesses, ces biens périssables ! tout cela n'est que vanité ! fuis les pièges et les embûches de ce siècle corrompue et corrompu. A l'ombre du cloître où j'habite, tu trouveras le véritable et l'unique bonheur ; viens, je suis l'Espérance et la Vie, et mon joug est doux et suave ! »

Une larme furtive et silencieuse a mouillé sa paupière d'enfant. Heureuse de son bonheur, elle doute de son courage, et craint de faiblir devant les pleurs et les regrets de sa famille adorée.

Pour le départ il faut tant de force et d'énergie ! Quoi ! tout abandonner pour obéir à son Dieu ! ses parents, ses amis son village ! mais le ciel a parlé, et ses inspirations sont des ordres sacrés.

Consolez-vous, ô vous qui pleurez sur son départ et votre solitude ; le sacrifice est grand, il est vrai, mais le mérite l'est d'avantage.

Va, jeune fille, consacrer à Jésus les jours de l'avenir, goûter la douce et sainte paix du cloître béni, servir le Seigneur, mêler ta prière à l'encens du saint lieu !

A d'autres va donner le pain de la science,  
Va porter au mourant l'espoir avec la foi,  
Et de ceux qui bientôt vont pleurer ton absence,  
Jeune fille, en marchant ta route, souviens-toi !

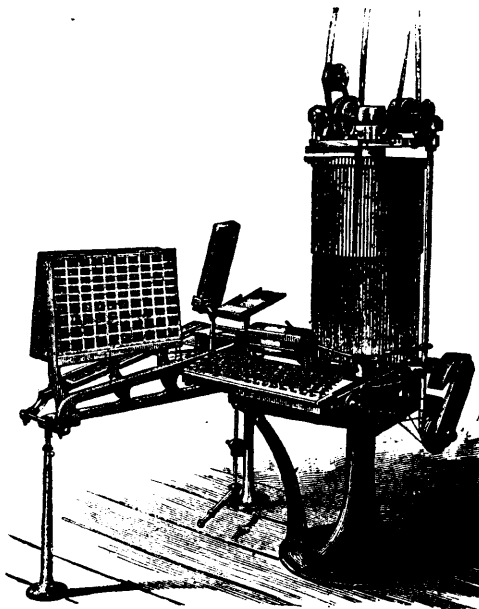
CALLISTOS.

Ste-Scholastique, septembre 1889.

### LA MACHINE A COMPOSER LES CARACTÈRES D'IMPRIMERIE

Dans l'espace réservé à l'exposition de l'éclairage électrique, à l'Exposition de Paris, j'ai vu fonctionner, dit M. Fernand-Hue, dans la *Petite Revue*, une curieuse machine, la machine Thorne, et je dois, à l'obligeance de son inventeur, les détails suivants : La machine Thorne est destinée à composer et à distribuer les caractères d'imprimerie. Nos lecteurs savent comment, dans une im-

primerie, s'opère la composition : des ouvriers et des ouvrières prennent, dans une boîte appelée *casse*, où elles sont rangées dans un certain ordre, les lettres ou caractères formant l'alphabet, avec lesquels ils composent les mots et les phrases sur un outil spécial nommé *composeur*, ces caractères sont ensuite placés, suivant le format du journal ou du livre, dans une *forme*, et de là passent sous les presses. L'impression terminée, chaque lettre est replacée dans sa casse ; c'est ce que l'on nomme distribuer. Le but poursuivi et atteint par l'inventeur a été de gagner du temps et de diminuer la main-d'œuvre.



La machine à composer les caractères d'imprimerie

La machine se compose d'un clavier et de deux cylindres verticaux, ayant le même axe et placés l'un sur l'autre ; ils sont munis de quatre-vingt-dix rainures verticales destinées à recevoir les caractères. Le clavier porte un nombre de touches égal à celui des rainures. Lorsque la machine fonctionne, quelle que soit la touche que l'on abaisse, la lettre qui lui correspond tombe dans sa rainure dans le cylindre inférieur, sur une table circulaire rotative, qui a le même axe que le cylindre, mais dont le diamètre est plus grand. Toutes les lettres sont amenées dans un ordre convenable à un point de réception d'où elles sont conduites par une bande sans fin sur des bancs de composition. Les épreuves sont corrigées de la manière ordinaire. Afin d'éviter le mélange des lettres, chacune d'elles est munie d'un renforcement semblable au panneton d'une clef dont la disposition change pour chaque caractère différent. Les rainures du cylindre inférieur sont munies de dents correspondant à ces renforcements de manière qu'aucune lettre ne puisse tomber dans la rainure qui ne lui appartient pas.

Voici pour la composition ; voyons maintenant comment s'opère la distribution, c'est-à-dire la remise en place de chacune des lettres après l'impression : les caractères, enlevés de la forme, sont placés, les uns après les autres, n'importe dans quel ordre, dans les rainures du cylindre supérieur que l'on fait ensuite tourner sur le tambour inférieur. Les colonnes de lettres mélangées passent au-dessus des têtes des rainures façonnées du cylindre inférieur ; lettres après lettres tombent dans leurs rainures à elles aussitôt que les dents rencontrent les renforcements correspondants. De cette façon, et à une vitesse qui dépend des révolutions des tambours, les caractères seront distribués.

Au dire de l'inventeur, un bon ouvrier peut composer avec sa machine 12,000 lettres à l'heure, ce qui est énorme, car un habile compositeur à la main dépasse guère 1,200... dans le même laps de temps. A l'appui de son dire, M. Thorne cite les résultats obtenus ; il a passé depuis longtemps la période d'essai ; dans plusieurs imprimeries sa machine fonctionne depuis quatre années, réalisant sur la main-d'œuvre une économie considérable qui rembourse en peu de temps le prix d'achat.

J'ai pensé que la description de cette machine intéresserait tous nos lecteurs en général, et en particulier, ceux d'entre eux qui s'occupent d'imprimerie, et ils sont nombreux.

### PRIMES DU MOIS D'AOUT

#### LISTE DES RÉCLAMANTS

*Montréal.*—Edouard Houle (\$25.00), 288, rue Lagache-tière ; Jos. Archambault, 2588, rue Notre-Dame ; Jean Couture, 111, rue des Allemands ; S. A. Dubois, 101, rue des Allemands ; J. H. Pariseau, 1184, rue St-Laurent ; Dame C. Fournier, 1472, rue Ste-Catherine ; O. Toupin, 703, rue Craig ; Marius Rosetzky, 183, rue St-Charles Borromée ; Joseph Perron, 113, rue St-Dominique ; Armand Larue, 1493, rue Notre-Dame ; W. Girardeau (\$2.00), 18, ruelle Allard ; Delle Alice Beauchemin, 1136, rue St-Jacques ; J. N. Marcell, 1149, rue St-Jacques ; O. Barbeau, 400, rue Lagachetière ; Omer Côté, 371, rue Wolfe ; Jos. Ovide Michaud, 466, rue Wolfe ; Alfred Plessis Bélair, 212, rue Mont-Royal ; Dame C. Heney 353, rue Amherst ; A. Lamy, 202, rue Sanguinet ; O. Drolette, 280 E, rue Panet ; P. Lord, 206, rue des Erables ; L. A. Cloutier, 796, rue Ste-Catherine ; Dame J.-Bte. Parent, 636, rue Papi-neau.

*Québec.*—Jonas Gosselin (\$15.00), 92, rue Sauvageau, St-Sauveur ; Pierre Drolet, 102, rue St-Georges ; Omer Brunet, 127, Côte Sauvageau, St-Sauveur ; Delle Florida Fortune, 163, rue Prince-Edouard ; Napoléon Dion, 30, rue Richardson, St-Roch ; Philias Binet, 69, rue Buade, Haute-Ville ; E. P. Moreau (\$3.00), 8, Côte Abraham ; Charles Bélanger, 52, rue St-Ambroise, St-Sauveur ; Louis Bélanger, 63, coin des rues Boisseau et Albert, St-Sauveur ; Dr J. E. P. Racicot, 25, rue St-Joseph, St-Roch ; Louis Poiré, 316, rue St-Joseph, St-Roch ; E. Bédard, 145, rue St-Paul.

*Pointe-St-Charles.*—F. X. Charbonneau (\$50.00), 173, rue Roperly ; Alfred Deschamps, 274, rue Centre.

*St-Henri de Montréal.*—Edouard Leduc, 182, Atwater Avenue ; Dame Georges Bachand, 3709, rue Notre-Dame.

*St-Cunégonde.*—F. X. Dupuis (\$10.00), 170, rue Vinet ; Joseph Pagé, chef de police, 88, rue Vinet ; Joseph Métayer, 126, rue Delisle ; Joseph Champoux, 240, rue Delisle.

*Vaudreuil.*—Alfred St-Cyr.

*Ottawa.*—Gaudias Renaud, 261, rue Water.

*St-Anselme.*—Dr C. Vaillancourt.

*St-Hyacinthe.*—J. G. Bergeron.

*Richmond Station.*—O. Janell.

*Lévis.*—F. X. Rousseau (\$4.00), Notre-Dame.

*Château-Richer.*—Gaspard Dorion.

*Holyoke, Mass.*—Frank Octo, 71, High St.

*Ste-Scholastique.*—Léandre Chevrier (\$10.00), Canada Hotel, (prime réclamée après publication de la dernière liste).

*Lac Mégantic.*—J. A. Fournier (\$4.00), (prime réclamée après publication de la dernière liste).

#### SOIXANTE-SEIZIÈME TIRAGE

Le soixante-seizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de Septembre), aura lieu SAMEDI, le 5 OCTOBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

#### CONNAISSANCES UTILES

*Mal de gorge.*—D'après le Dr Knaggs, quelques fils de laine enroulés autour du coup et portés habituellement, forment un moyen préservatif très efficace pour tous les maux de cou ou de gorge qui attaquent les personnes sensibles au froid. Dix à quinze fils sont suffisants ; on ne doit les quitter que pour les ablutions et lorsqu'on veut les laisser de côté, il faut procéder méthodiquement en enlevant un fil chaque jour. Le remède agit sans doute comme un léger irritant, entretenant les fonctions de la peau.

*Rafraîchissement d'une chambre à coucher.*—Comment fait-elle ma vieille tante ? Sa chambre, même avec ces grandes chaux possédées toujours une fraîcheur agréable. Et comme nous demandions comment elle s'y prend pour obtenir ce résultat.

—Lorsque ma chambre est trop échauffée, répond-elle, je suspends devant les croisées, complètement ouvertes, des serviettes très imbibées d'eau. Ce moyen fait, en très peu de temps, baisser la température de plusieurs degrés. Le moyen est si simple que, comme ma vieille tante, nous pouvons tous l'essayer et avoir moins chaud.



VARIÉTÉS

Scène d'intérieur. La cuisinière cause avec un pompier, survient la maîtresse de céans : —Justine, je vous ai déjà défendu de recevoir des militaires dans votre cuisine pendant mon absence. —Oh ! madame, j'vous ai pas désobéi ! —Comment cela ? —Oui, madame, j'ai r'çu dans l'salon ! !

Le père Duplumeau n'est pas content de la destinée. —Oui, racontait-il à ses amis, moi, j'ai ravi Mme Duplumeau à sa famille ; elle avait dix-huit ans. Eh bien, j'ai deux filles. Elles ont plus de trente-sept ans, et personne n'a encore songé à me les enlever !

—Quand j'étais jeune, dit un journaliste, j'étais toujours au gros bout du billot pour le soulever tout seul. Maintenant que j'en sais plus long, je suis toujours au petit bout ; mais c'est moi qui souffle le plus fort.

On parle d'un jeune ménage qui, uni sous les plus heureux auspices, en est déjà réduit à demander le divorce. —C'est encore heureux qu'ils se soient mariés ensemble, fait observer le marquis de Calinaux. —Pourquoi cela ? —Parce que, s'ils s'étaient mariés chacun de leur côté, au lieu d'un mauvais ménage, cela en aurait fait deux.

Un Anglais regarde trop attentivement le grand cadran de l'Assurance Royale. Un filou lui enlève sa montre. L'Anglais va faire sa déposition chez le commissaire de police en ces termes, et avec un accent que je n'imiterai pas : —Pendant que je regardais la grosse quelle heure il est, un voleur me prenait mon petit quelle heure est-il.

Mari galant. —Je te suis mille fois obligée, cher Georges, pour ce bel anneau de diamants ; mais est-ce que tu n'es pas un peu extravagant ? Le mari. —Pas du tout, vieille. L'anneau me coûte \$300 ; mais cet argent va me revenir bientôt. La femme. —Comment ? Le mari. —Maintenant tu n'auras pas aussi souvent besoin de gants.

LE MUSEE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois, public dans son numéro du 1er septembre 1889 : Chronique, Causerie de quinzaine.—Croquis rustiques, poésie, par Ant. Valabrége.—Lex.vivandière du 4e Hussards, par F. Dillaye.—Le Dieu Peptius, par J. Jacob.—Causerie sur l'Exposition, par H. Gautier.—Histoire d'un Fagot, par A. Muenier.—Les Consonnes mixtes, par L. Lecointe.—Venise, par D. de la Monnoye.—Les vieux clichés : La belle-mère, par A. Ségalas.—La légende du jugement, par G. des Brûlles.—Correspondance et Concours, par E. Muller. Illustrations par H. Hamek, A. Yeon, A. Parys, J. Breton, Harpignies, Millet, Ray, Gaillard, et d'après de vieilles estampes. Prix d'abonnement : Paris, un an, 11. ; Département, 16 francs, à la Librairie Ch. DELA-GRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

RECREATIONS DE LA FAMILLE No 526.—ENIGME Je suis de tout temps, quoique enfant ; Mon père vit dans le carnage ; Ma mère a fait jaser souvent ; Ma sœur, honnête, douce et sage. Vaut mille fois mieux que nous trois, Et n'a personne sous ses loix ; Je suis la grandeur, l'opulence ; Je visite peu les palais ; C'est dans les champs que je me plais. Je suis colere : un rien m'offense ; Je suis bon, facile, indulgent ; Je suis léger comme le vent, Et je me pique de constance ; Je suis timide, circonspect, Hardi, violent, plein d'audace ; Je peste, je gronde et menace ; En parlant toujours de respect ; Je suis gai jusqu'à la folie, Et souvent, des plus grands plaisirs, Je passe à la mélancolie ; Impétueux dans mes desirs, Quelquefois, suivant l'occurrence, Je suis m'armer de patience ; Je suis avengle, clairvoyant ; Je ne vois rien, rien ne m'échappe ; Je suis crédule, défiant ; Tout m'est suspect et tout m'attrape. J'éclate et parle sans raison ; Je cherche l'ombre et le mystère ; Je suis un baume salutaire ; Je suis un danger, eux poison ; Je suis le père et la vie ; J'enfante de mortels combats ; J'aime la paix et l'harmonie, Et je trouble tout ici-bas. Je suis trompeur, plein d'artifice,

HENRI LARIN, PHOTOGRAPHE 2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

25903



CE QU'IL FAUT Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et se digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Et cependant simple, ingénu, j'inspire l'honneur, la vertu. Je souffle le crime et le vice. De tous les biens, de tous les maux, Je suis le bizarre assemblage. Je suis, pour finir en deux mots, Sans vous amuser davantage, Le sujet de tous vos discours, Et le vrai phénix de nos jours.

SOLUTIONS No 523.—Le nom est : Napoléon Bonaparte. No 524.—Le mot est : Dent. No 525.—Le mot est : Volage. ONT DEVINE : Mlle Evelina Clément, Raoul Vézina, Montréal ; Mlle O. Binette, Québec.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA A. C. SABOURIN, propriétaire Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese MONTREAL Ses lun hs à 25 cents ont des meilleurs à Montréal.

ODILON LAFOND 182, rue St-Constant CA OSSIER A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND. Capital..... \$15,000,000 Fonds accumulés..... 17,106,000 BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA 1724 NOTRE-DAME, MONTREAL ROB. W. TYRE, Gérant. AGENTS POUR LA VILLE ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

VICTOR ROY, ARCHITECTE 26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille. HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins. Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé. Cie D'EAU DE SAINT-LEON 54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES SEULS PROPRIETAIRES Téléphone 1432



CHESTER'S CURE !

Pour la L'Asthme Toux Thumes Bronchites Catarrhe Enrouements Etc., etc. LE GRAND REMEDE CANADIEN Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expediez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez : W. E. CHESTER 461 — rue Laguchetière, Montréal — 461 Prix : grande boîte..... \$1.00 — petite..... 50



SIROP ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Pouxmons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR ALF. BRUNETTE 2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs Moutarde Française Glycerine, Collefortes. Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10 (Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX DU DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS Savon No 1—Pour démangeons de toute sortes. Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres. Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque. Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure. Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17. Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage. Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage. A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis. On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 28 SEPTEMBRE 1889

LES

## MYSTÈRES DE PANAMA

(Suite)

—Eh ! ajouta-t-il, où donc ai-je la tête ?... Ce Pierre Miquet, n'est-ce pas là l'homme qu'il me faut ?... un contre-maître comme celui-là, bien stylé, me mènera la situation tambour battant. Comme il achevait *in petto* ces petites réflexions, le caissier et le comptable posaient leur plume, avec un bruyant soupir de satisfaction.

—Croyez-vous, dit le caissier d'un air aimable, que ces gens-là ont le diable au corps !

—Un peu plus, ajouta le comptable, ils nous enfumaient comme des jambons.

—Pensez-vous, demanda Giovanni, que ce soit la peine de faire faire une autre porte ?

Les deux employés s'approchèrent.

—Je crois, dit l'un d'eux, qu'on peut la raccommoder.

—En ce cas, mettons-nous y tout de suite, car nous ne pouvons laisser le bureau grand ouvert, ensuite je vous emmènerai déjeuner à Colon.

Avec quelques outils ramassés dans le chantier, l'entrepreneur et ses deux compagnons eurent tôt fait de mettre la porte en état de subir un second assaut.

Après quoi, ils montèrent tous trois dans la voiture qui avait amené Giovanni Corda et qui les emporta, grand train, sur la route de Colon.

Pendant quelques instants, l'entrepreneur resta silencieux, ensuite, d'un ton détaché il dit :

—Nos hommes paraissent avoir la tête plus chaude qu'à l'ordinaire.

—Il y en a parmi eux deux ou trois qui sont

très dangereux ; sans nos revolvers, nous aurions peut-être été assassinés, riposta le caissier.

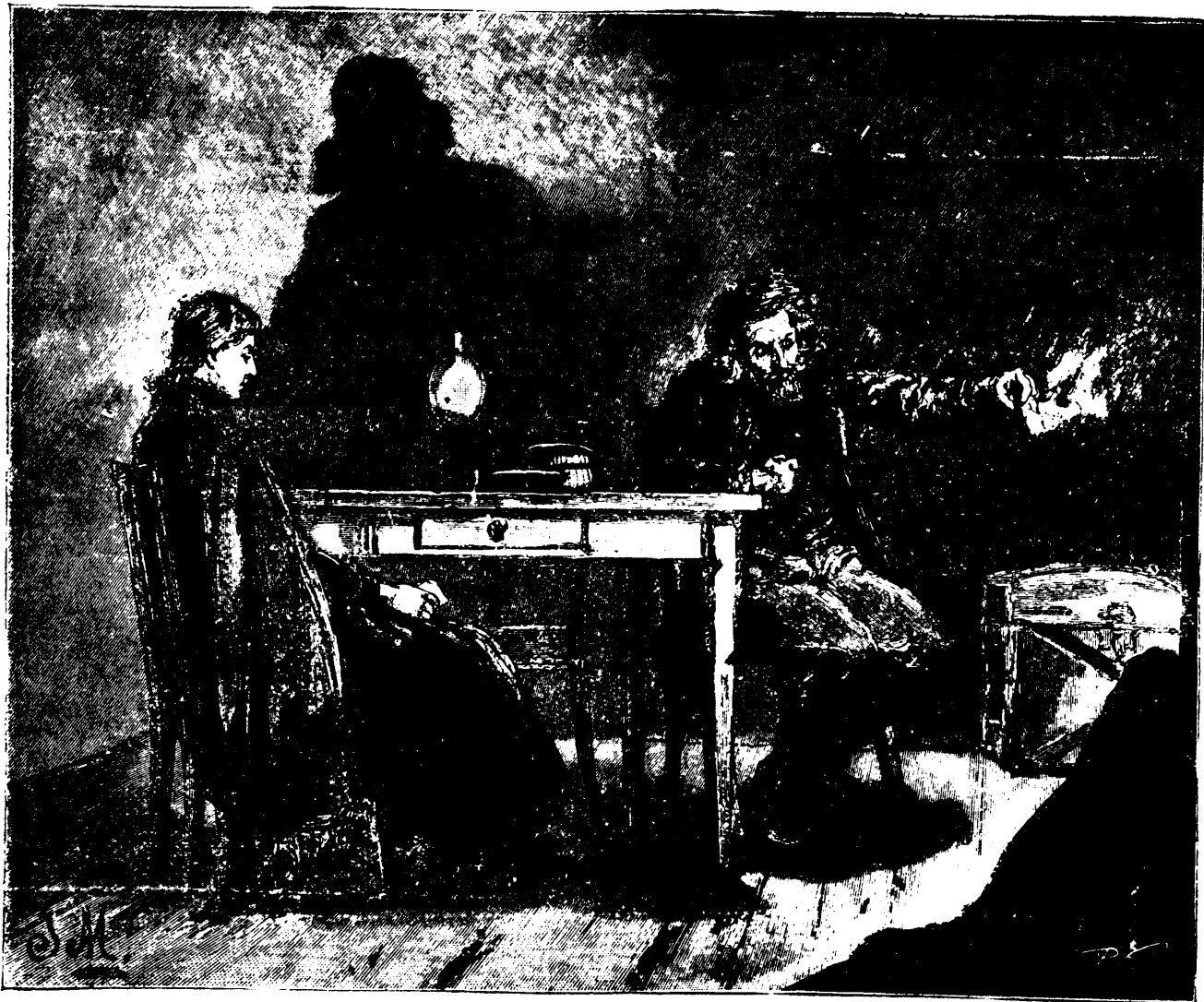
En ce moment, la voiture entra dans la meilleure taverne, au grand ébahissement du comptable et du caissier nullement habitués à être traités avec tant de munificence.

## IV.—UNE LETTRE DE FRANCE

Outre les peu intéressants industriels qui avaient assisté, en tremblant pour leurs créances, à l'émeute du chantier de Bohio-Soldado, les hauts faits de Landrin, le Calédonien, comme l'appelaient ses camarades, avaient eu un autre spectateur.

Ce spectateur n'était autre que Pierre Miquet. Depuis la nuit où il avait eu, au *Continental*, avec Giovanni Corda, l'entretien raconté dans le premier chapitre de cette histoire, Pierre Miquet n'était point rentré chez lui.

Il avait rôdé par la ville, passant ses journées assis sur le môle à regarder clapoter les vagues ; les nuits, allant de taverne en taverne, dans l'es



Il suivit attentivement les progrès de la flamme.—Voir page 12, col. 3.

poir d'y rencontrer quelque connaissance à laquelle il pût emprunter une vingtaine de piastres pour tenter de nouveau la fortune.

Mais ceux auxquels il s'était adressé avaient, eux aussi, la guigne acharnée après eux, en sorte que force avait été au malheureux de renoncer à l'idée de se sauver de la misère par la roulette ou par les cartes.

Exaspéré, exténué de fatigue, il était dans cet état d'esprit qui fait germer toutes les mauvaises pensées, qui pousse aux plus criminelles actions.

En venant trouver l'entrepreneur avant la date indiquée par lui, quelle était l'intention de Pierre Miquet ?

Était-ce de se mettre tout de suite au travail ? Puisqu'il avait touché d'avance un salaire, il devait ses services à l'Italien.

Et cependant, non, ce n'était pas là son but.

S'il venait à Bohio-Soldado, ce n'était pas pour

occuper le poste qui lui était réservé.

Ce à quoi il songeait, c'était à obtenir une nouvelle avance.

—Giovanni, s'était-il dit, m'a avancé deux cents piastres avant-hier ; il ne peut m'en refuser cinquante aujourd'hui... d'ailleurs aujourd'hui j'aurai de la veine ; on ne perd pas toujours.

Cependant, à son désir de revoir l'entrepreneur, se mêlaient des pensées de colère ; cet Italien avait le projet d'abuser de sa situation pour lui demander des services dangereux.

Le paierait-il généreusement ?

Ce Giovanni, lui-même, était un joueur, et Pierre Miquet savait par expérience que les joueurs sont des gens sur lesquels on ne peut guère compter, qu'ils promettent beaucoup et tiennent peu, et qu'il n'y a rien de plus difficile que d'obtenir qu'ils se souviennent de leurs engagements.

Une haine lui montait d'avance au cerveau contre l'entrepreneur, et, par moments, il lui souhaitait toutes les catastrophes.

Et soudainement, il revint à la raison :

—Brute que je suis ! grommela-t-il en essayant avec ses mains tremblantes son front que couvrait une sueur moite, à quelles absurdités vais-je rêver !

Dans sa détresse, sur qui pouvait-il compter, sinon sur Giovanni ? et la ruine de l'entrepreneur ne lui aurait-elle pas enlevé sa dernière espérance !

Il ajouta, entre ses dents, furieux contre lui-même :

—Je ne suis pas ivre, pourtant.

Et, le cours de ses idées changeant subitement, il attendit impatiemment que la paix fût terminée afin d'aborder Giovanni.

Mais il n'osait pas s'approcher, répugnant à se laisser voir, sous son misérable costume, par les ouvriers auxquels il était appelé à commander.

Quand il se décida, il était trop tard ; l'entrepreneur était déjà remonté dans sa voiture et, de la taverne à laquelle il était attablé, il l'aperçut qui filait rapidement vers Colon, en compagnie de ses deux employés.

En fronçant le sourcil, Miquet tâta sa poche ; la menue monnaie qui y restait était suffisante pour lui permettre de prendre le train.

Une demi-heure après, il se retrouvait sur le pavé de Colon, et, déconcerté, découragé, les jambes flageolantes, l'estomac vide et la tête en feu, il se dirigeait vers sa demeure, lorsqu'un cri de surprise lui fit relever la tête.

Le visage défait, les yeux cernés et rouges de larmes, sa femme se tenait devant lui.

— Pierre ! murmura-t-elle d'une voix angoissée.

— Ah ! c'est toi, Dolorès ! répondit-il.

Et il se tut, la considérant d'un air sombre.

— Je te cherche depuis deux jours, balbutia-t-elle.

Il eut un haussement d'épaules plein d'indifférence.

— Y a-t-il de quoi manger à la maison ? poursuivait-il.

— Oui... ou tout au moins de quoi apaiser ta faim... mais je t'apporte une lettre qui est arrivée avant-hier... je t'ai même attendu au *Continental* pour que tu l'aies plus tôt.

Il fit claquer ses doigts avec impatience.

— C'est peut-être une bonne nouvelle, ajouta-t-elle.

— Une bonne nouvelle ! fit Pierre entre ses dents ; de l'argent alors... il est peu probable que la lettre en contienne... voyons-la.

Dolorès tira de sa poche une lettre toute maculée de timbres, ayant voyagé de bureau de poste en bureau de poste, présentée à tous les précédents domiciles du destinataire et qui était enfin arrivée à Colon après plusieurs semaines de pérégrinations et d'aventures.

— Je crois que c'est de mon cousin Jacques, fit-il en regardant l'adresse.

— Tu m'as dit qu'il était riche, il me semble ? murmura la femme d'un ton d'interrogation.

— Oui, répondit Pierre avec un grognement ; mais son père, qui exploitait une mine importante, ne ferait rien pour moi, parce que j'ai mangé ma fortune.

Il ajouta avec un ricanement :

— C'est un homme à principes... aussi ; bien qu'il soit le frère de mon père, je le hais.

— Pierre ! implora Dolorès, cela porte malheur de dire ces vilaines choses.

Il haussa les épaules et ouvrit la lettre.

— Eh bien ? demanda Dolorès qui épiait son visage avec anxiété.

— Jacques vient à Panama.

Un rayon d'espoir illumina le pauvre visage de Dolorès.

— Enfin, murmura-t-elle, Dieu ne nous a pas abandonnés !

— Que chantes-tu là ? grommela Pierre.

— Ton cousin nous aidera... il doit avoir bon cœur, puisqu'il ne t'a pas oublié... et quand vient-il ?

Pierre ne répondit pas ; tout en continuant sa lecture, il réfléchissait.

Dans ses yeux, une lueur mauvaise brillait, allumée par une jalousie féroce.

Dolorès répéta sa question.

— Je ne sais pas, répliqua-t-il brusquement.

— Et pourquoi vient-il ?

— Cela ne te regarde pas ! fit Pierre d'un ton qui coupa court à la curiosité de la pauvre femme.

Et il ajouta :

— Rentrons à la maison, j'ai faim.

— Tout en marchant, il relisait la lettre.

Voici ce qu'elle contenait :

— Mon cher Pierre,

« Je ne sais pas si tu as fait de brillantes affaires en Californie ; je l'espère. Avec ton intelligence et ton activité, tu as dû réussir, et je suis sûr que ton petit capital a prospéré. Mais, vois comme la vie est pleine de ressauts et de variations ; la malheureuse guerre de 1870 nous a ruinés, comme tant d'autres, hélas ! Par suite des mauvaises affaires, mon père a dû baisser les prix du travail, une grève a éclaté qui a duré longtemps et lorsque les ouvriers se sont décidés à rentrer à l'usine, il était trop tard, les commandes s'en étaient allées autre part.

« Mon père a dû liquider ; il a tenu à remplir tous ses engagements, à payer tous ses créanciers, il y est parvenu... mais ce coup l'avait mortelle-

ment atteint et il est mort, il y a trois mois, désespéré, ne laissant à ma pauvre mère qu'une petite somme, dont nous avons fait deux parts. L'une, mise en viager, assure à ma mère une rente de douze cents francs, avec laquelle elle ne mourra pas de faim, et j'ai réservé pour moi cinq mille francs qui me servent à faire le voyage de Panama.

« A force de démarches et grâce aux anciennes relations de mon père, je viens d'obtenir un poste d'ingénieur à la Compagnie du canal ; mes appointements me permettront, non seulement de vivre, mais encore d'envoyer à ma chère mère un supplément de pension qui lui aidera à vivre moins misérablement.

« Voilà, mon cher Pierre, de tristes nouvelles auxquelles tu ne t'attendais certainement pas. Ce n'est pas pour faire appel à ta bourse que je t'écris, quoique je connaisse ton bon cœur et l'affection que tu as pour ta tante qui nous a élevés ensemble.

« Mais j'ai pensé que tes affaires te conduiraient quelquefois sans doute dans la Colombie et que tu serais heureux de me serrer la main. Je m'embarque, à la fin du mois, sur le *Medway*, et tu peux m'écrire à Colon, aux bureaux de la Compagnie où je dois débarquer.

« Ton cousin bien affectionné,

« JACQUES MIQUET ».

Après avoir lu cette lettre, Pierre demeura silencieux, pensif, presque ému.

Ces quelques lignes venaient de le ramener de vingt ans en arrière.

Orphelin à l'âge de cinq ans, avec un capital d'une cinquantaine de mille francs, il avait eu pour tuteur son oncle, le père de Jacques.

Mme Miquet l'éleva, à côté de Jacques, comme s'il eût été son propre enfant.

Mais c'était une femme sérieuse, dont la bonté profonde fut méconnue par le jeune Pierre, qui montrait déjà un caractère insoumis et dissipé.

Les deux cousins, qui étaient du même âge, firent ensemble leur première communion.

Durant les quelques mois qui suivirent cet acte important, la conduite de Pierre sembla s'améliorer ; malheureusement cela dura peu.

Au collège, où on les mit dans la même classe, Jacques tenait la tête et Pierre restait bien loin en arrière.

Jacques ne recevait que des éloges ; Pierre récitait souvent des punitions.

Sa rancune s'accroissait toujours davantage.

Néanmoins, comme il était intelligent, il passa ses examens, tant bien que mal, il est vrai, et entra en même temps que son cousin à l'École des Mines.

Le père de Jacques, très riche, payait généreusement tous les frais de l'instruction de son neveu, voulant lui rendre, à sa majorité, son capital grossi des intérêts.

A peine en possession de son diplôme, il avait vingt trois ans, Pierre conçut le projet d'aller tenter la fortune en Amérique.

Son oncle lui rendit ses comptes.

Son capital avait doublé.

Le jeune homme était à la tête de cent mille francs.

A cette nouvelle, il éprouva beaucoup plus de satisfaction que de reconnaissance.

M. Miquet dit à sa femme :

— Je crains bien que le pauvre garçon ne dissipe trop vite son argent. Mais nous avons fait notre devoir ; notre conscience est tranquille.

— Tu as même fait plus que ton devoir, répondit doucement Mme Miquet.

— Il ne faut pas se vanter du bien qu'on a fait, dit le mari.

— Tu as raison et le bon Dieu sait que je t'ai toujours approuvé.

Jacques était entré, comme ingénieur, dans l'usine de son père.

Quant à Pierre, bien que son oncle lui eût offert une position avantageuse, son envie de courir le monde, et surtout son désir de se soustraire à un voisinage qui le gênait, furent plus forts que tout. Il partit.

Ses premières opérations furent naturellement des dépenses, et des dépenses folles.

Des cent mille francs, déjà écornés à son départ de France, il ne lui resta plus guère, au bout de

deux ans de séjour à New-York, quelque vingt mille francs.

Alors il réfléchit qu'il était temps de prendre une résolution.

Lorsqu'on se trouve ainsi acculé à un fossé, après avoir accumulé sottises sur sottises, il est rare que, pour se sortir d'embarras, on n'ait point recours à une combinaison plus scabreuse encore que les précédentes.

Pierre apprit que le propriétaire d'un placer assez important venait de mourir aux environs de San-Francisco, laissant une jeune femme très bien élevée, de bonne famille, mais incapable d'exploiter la propriété léguée par son mari.

Il fit des démarches, fut agréé, car il était très sympathique quand il voulait se donner la peine de dissimuler ses défauts, et, au bout de quelques mois, il épousa la veuve.

La senora Dolorès aimait beaucoup son nouvel époux.

Elle croyait d'ailleurs lui avoir apporté une grosse fortune, ne sachant pas que son premier mari, un Espagnol rusé, qui avait déjà mangé sa dot, n'avait acheté, que pour le revendre, un placer dont l'exploitation était tout à fait aléatoire.

Depuis nombre d'années, d'ailleurs, les chercheurs d'or éprouvaient de grandes désillusions et le plus clair de cette industrie consistait à profiter de l'enthousiasme et de la crédulité des naïfs qui venaient en Californie pour acquérir des terrains aurifères.

Pierre Miquet qui s'imaginait, en se mariant, avoir conclu une merveilleuse affaire, s'aperçut bientôt qu'il était en train de brûler inutilement ses dernières cartouches.

La presque totalité de ses vingt mille francs, dépensée pour le matériel et le sondage, ne lui rapportait pas de quoi vivre ; les frais généraux dépassaient de beaucoup le rendement du placer.

C'était comme s'il avait jeté son argent à la mer.

Il essaya alors de repasser à un autre naïf son terrain ; mais l'expérience fâcheuse qu'il venait de faire était connue maintenant et tous ses efforts de ce sens furent inutiles.

Le placer n'avait aucune valeur et le plus sage était de l'abandonner.

Les deux époux retournèrent à New-York, Pierre fit tous les métiers. Dolorès, qui était une femme dévouée, chercha de l'ouvrage partout, chez les couturières, chez les libraires... elle en trouva parfois...

Pierre se lança, alors, dans une existence désordonnée.

La lecture de la lettre de Jacques l'avait jeté dans de sinistres réflexions.

Jacques devenait ingénieur de la Compagnie de Panama, un poste que lui-même aurait pu remplir.

C'était une belle situation.

— Ainsi donc, la chance est toujours pour lui, grommela-t-il en se laissant aller sur un siège ; plus riche que moi, tout d'abord, pouvant dépenser sans compter... et maintenant, après le revers, il n'a qu'à frapper à la première porte pour trouver une place magnifique.

Il demeura un moment immobile, les paupières demi-plissées, laissant filtrer un regard de haine.

— En somme, grommela-t-il, pour lui tout est facile, tandis que pour moi tout est difficile... non, cela n'est pas juste... Ah ! ce Jacques ! je le hais comme mon plus cruel ennemi !... C'est ma part d'existence qu'il me vole, comme autrefois il me volait les caresses de la famille et les succès du collège.

Et le misérable, au paroxysme d'une abominable jalousie, lançait de temps à autre de sourdes interjections qui faisaient frémir Dolorès.

Tout à coup il prit une allumette et tirant la lettre de sa poche, il l'enflamma comme s'il eût voulu détruire le souvenir de celui qui l'avait écrite et renier les liens qui l'unissaient à Jacques Miquet. Et il suivit attentivement les progrès de la flamme jusqu'à ce qu'elle eût terminé son œuvre.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1889

## SANS MÈRE

—o—  
QUATRIÈME PARTIE

## LE DEFAT DE LA GUIRASSE

(Suite)

—Non, dit Pierre, je ne vous pardonne pas !... Et cela, Eugène Gages, non pas, parce que vous avez porté un deuil éternel dans ma maison où vous n'aviez recueilli que des bienfaits ; non pas, parce que mon frère a été lâchement assassiné par vous ; non pas parce que ma sœur a souffert, que vous lui avez volé sa fille ; que j'ai été, moi, accusé et soupçonné ; que vous avez failli me voler mon honneur, mon bien le plus cher... mais parce que le repentir de vos crimes n'est pas dans votre cœur.

Vous voulez voir votre fille... rien que cela... Et en vous il n'y a pas un bon sentiment, pas un mot de regret, de remords, pour tout le mal fait !...

Eh bien, si Dieu a mis cet amour paternel si grand dans votre âme gangrenée, c'est par là qu'il veut que vous soyez puni, c'est par là que vous le serez !...

Cette parole mesurée, presque calme, mais derrière laquelle on sentait une décision irrévocable, faisait une peur atroce à l'assassin.

Il éleva ses mains vers M. de Sauves.

—Grâce, patron !... murmura-t-il en lui donnant presque inconsciemment le même nom qu'autrefois. Grâce au nom de ma pauvre femme que vous aimiez !...

—Ne parlez pas d'elle... Ne profanez pas ainsi le souvenir de la sainte et malheureuse créature que vous avez tuée !...

Non, il n'y aura pas plus de grâce et de pitié pour vous, que vous n'en avez eu pour les autres.

Votre fille va mourir et vous ne la reverrez pas !... Elle s'en ira dans l'éternité sans que vous ayez reçu d'elle le suprême baiser de l'enfant !...

—Et moi, dit à son tour l'inconnu qui n'avait point encore parlé, croyez-vous que je ne veuille pas essayer de vous rendre tout à fait l'honneur, monsieur de Sauves, en demandant à la justice de notre pays encore une autre punition que celle-là, pour l'assassin qui jadis vous a accusé ?...

Eugène Gages leva ses yeux hagards.

On eût pu entendre ses dents s'entrechoquer violemment.

—Qui êtes-vous donc, monsieur ? demanda-t-il en balbutiant.

—M. Marais, l'ancien chef de la sûreté, celui dont la mission pendant dix ans a été d'arrêter les bandits, et d'en faire faire justice.

C'était en effet M. Marais, qui était venu à l'heure du déjeuner ainsi qu'il l'avait dit à Suzanne, afin de voir le visage de Jonathan Pierce.

Entré pendant la conversation de Suzanne et de l'assassin, il avait trouvé Pierre de Sauves dans la pièce voisine.

L'ingénieur, silencieusement, avait serré sa main, et lui avait dit ce seul mot :

—Restez !

Le chef avait obéi.

Mais Jonathan Pierce ne savait point que les crimes sont prescrits au bout dix ans.

Il crut qu'il allait être arrêté, comme l'avait été Pierre de Sauves, emprisonné, jugé, et probablement condamné.

Sa fille morte, que lui faisait la vie !...

Sa résolution fut rapidement prise.

Une panoplie était à portée de sa main ; il prit un long couteau japonais, et avant qu'on ait pu prévenir son mouvement, même apercevoir son geste, avec cette énergie farouche qui était le fond même de son caractère, il l'avait enfoncé dans sa poitrine.

Tout de son long il tomba sur le parquet, sans un cri, sans un gémissement.

Mais par terre, il ouvrit les yeux une dernière fois :

—Vous êtes tous vengés, dit-il. Je suis... en effet... un bien grand misérable !... Pardon !...

Un flot de sang noir monta à ses lèvres, une dernière convulsion le secoua, puis il demeura immobile...

Il était mort.

La voix de Robert, d'en haut appelait, disant : —Papa, Suzanne, montez vite, vite !...

—Allez, dit M. Marais, que votre sœur ne voit pas ce spectacle, je me charge de tout.

La jeune gouvernante et Pierre s'éloignèrent rapidement tous les deux.

Un spectacle déchirant les attendait au premier étage.

Georgette, relevée sur ses oreillers, râlait, soutenue par Clotilde.

Au pied du lit, Adèle sanglotait.

L'enfant qui se mourait, en effet, ne lui devait-elle pas cette deuxième vie physique que donne l'allaitement ?...

Cette vie morale que donnent dix-sept ans d'adorations et de soins !...

A cette minute suprême, l'excellente créature ne voyait, ne sentait pas autre chose.

—Où est Robert ? murmura l'agonisante.

—Il est allé chercher son père, lui répondit doucement Clotilde en essuyant les yeux et le visage de la mourante.

Tenez, le voici justement avec M. de Sauves et Mlle Suzanne.

Un divin sourire monta aux lèvres décolorées de la pauvre enfant.

—Approchez-vous tous, dit-elle, très près, puisque vous n'avez pas peur de moi.

Bien, merci. Ecoutez-moi, je n'ai plus beaucoup de forces.

Toi, chère maman si bonne, mon oncle, Suzanne, qui m'avez élevée avec tant d'amour, pardonnez-moi de ne pas vous avoir assez aimés !... Je n'étais pas comme vous... Je ne sais pas quoi me poussait... se révoltait toujours en moi !...

Pardonnez-moi, aujourd'hui tout est fini !...

Adèle pleurait toujours, Pierre et Suzanne bouleversés par la scène qui venait de se passer en bas, devant leurs yeux, ne trouvaient pas une parole à répondre.

La jeune fille prit la main de Clotilde ;

—Vous m'avez bien soignée, dit-elle, sans avoir peur de mon épouvantable maladie, votre dévouement a été admirable... Merci !... Je vous dois quelques chose en retour !...

Et toi, Robert, continua-t-elle au bout de quelques instants, veux-tu me pardonner aussi de t'avoir fait souffrir, de t'avoir tourmenté, de m'être imposée par force à toi ?...

J'avais une excuse, vois-tu, je t'aimais !...

Elle s'arrêta à bout de forces.

—Vis, guéris-toi, ma chère petite, s'écria le fils de Pierre, généreux et bon comme tous les siens, et qui avec la pitié plus tendre de la jeunesse, oubliait tout, pour ne plus voir qu'une chose : Les souffrances et la mort de cette malheureuse enfant !...

Guéris-toi, ma pauvre Georgette, et nous tous ici qui t'aimons, nous ferons l'impossible pour que tu sois heureuse.

—Ce serait un grand malheur que je guérisse, dit-elle, gravement, il vaut mieux que je meure, quoique tu aies l'âme assez grande pour désirer mon rétablissement...

Non, Dieu fait bien ce qu'il fait !...

Quant à toi, mon cher cousin, mon frère bien-aimé, je veux que tu conserves le dernier souvenir bon de ta petite amie d'enfance. Donne-moi ta main.

Il la lui tendit.

—Tu es étonné, dit-elle, je le vois à tes yeux.

Mais les mourants ont l'oreille fine.

Quand vous me croyiez endormie, je vous ai entendus souvent, Suzanne et toi... Tu aimes Clotilde... je le sais... Que maman te la donne pour femme !...

Elle est parfaite, celle-là !...

Et quand vous serez heureux, plus tard, dites-

vous que je n'ai pas maudit votre bonheur, au contraire !... Vous vous valez tous les deux !...

Elle retomba épuisée.

Tout le monde pleurait, tandis que Pierre se disait :

—A cette minute suprême, c'est l'âme d'ange de sa mère qui est revenue en elle, et qui rachète ce qu'elle nous a fait souffrir.

—Où est donc mon grand ami ? demanda la petite mourante d'une voix qui s'embrouillait.

On n'eut pas le regret de refuser à son agonie la présence du misérable qui venait de se faire justice.

Le délire la prit peu à peu, elle perdit complètement la conscience de ce qui l'entourait, et vers la nuit, elle s'éteignit sans douleurs ni secousses, après avoir levé un regard très doux, très bon vers Adèle, et lui avoir souri par deux fois.

## ÉPILOGUE

Le soir même, M. Marais fit enlever le corps d'Eugène Gages pour le transporter à l'Hôtel-Continental où il demeurerait.

Pierre de Sauves désira que rien ne transpirât du dernier drame qui s'était dénoué par la mort du misérable.

Son affaire si douloureuse jadis était oubliée !... A quoi bon rouvrir toutes ces plaies si cuisantes ?...

Est-ce que la vie de Pierre, si pure, si droite, si honorable n'avait pas porté ses fruits ?...

Est-ce que dans l'esprit de chacun un seul doute pouvait subsister concernant son absolue droiture ?...

On accrédita le bruit que sir Jonathan Pierce s'était tué dans un accès de désespoir, causé par la mort si imprévue de l'enfant qu'il adorait.

C'était d'ailleurs un peu la vérité.

Cette chose parfaitement crue par les domestiques de la maison, soutenue par M. Marais et la famille de Sauves, ne trouva nulle part de contradicteurs.

Quoiqu'un testament instituât Mlle Chaniers sa légataire universelle et que par la mort de Georgette, arrivée après celle de sir Jonathan, la fortune de ce dernier dût revenir à Adèle, ni Mme Chaniers, ni Pierre n'en voulurent un centime, on le comprend.

Ils exigèrent que sir James la gardât tout entière.

Celui-ci, qui ne connut jamais un mot de la personnalité véritable de son cousin, finit par l'accepter.

Deux mois après ces événements, Robert devenait l'heureux mari de Clothilde.

Adèle eût désiré bien vivement pouvoir arriver à prouver la substitution qui pendant dix-sept ans lui avait fait élever une étrangère à la place de sa fille véritable. L'idée que sa Clothilde serait souillée toute sa vie de ce nom odieux lui était aussi douloureuse que répugnante.

Mais pour arriver à une rectification d'état civil, il eût fallu tant de démarches ; soulever tant de bruit, de scandales, et peut-être de douleurs, que Pierre, dans sa sagesse, finit par faire renoncer sa sœur à son idée.

—Une jeune fille perd sa personnalité dans celle de son mari, lui dit-il. En devenant la femme de notre fils, elle devient notre fille aux yeux du monde, comme elle l'est déjà par le sang, que fait un nom ?...

Et puis, qui saura que le Gages dont elle passe pour être issue est celui qui nous a fait tant de mal ?...

Celui-là même personne ne le connaît, et ceux qui l'ont soupçonné autrefois d'être l'auteur d'un crime, l'ont oublié.

Clotilde Gages ?... Qu'importe !...

C'est Mme Robert de Sauves qu'elle sera désormais, c'est-à-dire notre joie, notre honneur, notre présent et notre avenir, la consolation de nos douleurs, la paix de nos derniers jours.

Et il avait raison, Pierre de Sauves.

En attendant l'ange que Clotilde de Sauves va donner prochainement à son mari, Adèle et Pierre ont tout oublié de ce qui n'est pas l'heure actuelle...

Ni les affaires que Robert dirige merveilleuse-

ment avec Benjamin Pembroke comme associé, ni la fortune qui sourit plus fort que jamais à la famille de Belleville, ni l'amitié solide des amis d'Amérique venus pour le mariage des jeunes gens, rien ne compte pour eux en dehors du nid si doux que la jeune femme embellit de sa grâce, de sa tendresse, de toutes les adorables vertus de son cœur.

Suzanne est peut-être la plus heureuse de tous. Elle est devenue encore plus la sœur d'Adèle et de Pierre depuis que son énergie et son dévouement ont atteint ce but si longuement, si vainement désiré jusque-là, le découvrir et de punir l'assassin de Georges.

Adèle a exigé qu'elle la tutoyât. Ce sera elle qui sera la marraine du premier enfant de Robert et de Clotilde.

Pompon n'est pas oublié dans la joie générale. Et quand Mlle Rose, la gentille infirmière de l'hôpital, vient voir son ancienne malade, elle le trouve plus heureux qu'un roi, gambadant et sautant comme un fou, sous les ombrages charmants du beau parc de Belleville, où bientôt, un bébé qu'il adorera certainement comme il a adoré la mère, partagera ses jeux.

PAUL D'AIGREMENT.

FIN

## UNE HISTOIRE DE LA-BAS

Ce matin-là, le vent venait de France,  
Des buissons, montait par instants,  
Un parfum doux et pénétrant ;  
Les nids chantaient la chanson d'espérance.  
Ce matin-là, le vent venait de France.

I

Le disque du soleil allait disparaître, un soleil d'avril encore pâle des brumes de l'hiver et, dans le lointain, les cimes des Vosges commençaient à se denteler d'une frange d'or.

Les deux jeunes gens étaient encore là, immobiles, les mains enlacées et se regardant dans les yeux, comme se regardent les amoureux quand les lèvres sont tuées et que le cœur seul parle au cœur.

Jeanne rompit enfin le silence en disant :

— Il faut nous séparer, Frantz, mon père a dû s'apercevoir de mon absence et je vais certainement être grondée.

— Pourquoi ne lui dis-tu pas la vérité ? ma chère Jeanne ; une affection du genre de la nôtre est-elle donc si difficile à avouer ? J'ai vingt et un ans, tu en auras bientôt dix-huit : je suis un brave garçon, tu es une belle et honnête fille, nous nous aimons, quoi de plus simple ?

— Tu sais bien que jamais mon père ne consentira à notre mariage.

— Jamais est un bien gros mot et je suis certain que tu n'y crois toi-même qu'à moitié, sans cela me permettrais-tu d'espérer ?

— Mon père a ses idées, Frantz.

— On peut l'en faire changer, Jeanne.

— Je le désire de tout mon cœur, mais il a malheureusement dans la cervelle, tout l'entêtement de l'Alsace et ce n'est pas chose commode que de le faire revenir sur une détermination.

— Un vieux maître d'école n'est pas une borne, et par le raisonnement on peut le convaincre. J'irai le voir demain.

— Que lui diras-tu ?

— Je lui tiendrai ce langage : Père Muller, vous me connaissez depuis l'enfance. Vous avez été mon instituteur jusqu'à ma 14<sup>ème</sup> année, par conséquent, vous savez assez exactement ce que je vaudrais. J'ai, sans être riche, du bien au soleil. Du côté de l'honorabilité, ma famille est irréprochable, voulez-vous de moi pour gendre ? Je vous jure que je rendrai votre Jeannette très heureuse, car je l'aime de tout mon âme.

— Et puis ?

— Et puis... c'est tout... Est-il donc utile de faire un long discours pour dire des choses aussi simples ?

— Alors, sais-tu mon pauvre Frantz ce qu'il te répondra ? Il te dira ce qu'il a dit déjà, l'an passé, à Frédéric, le métayer des Ormeaux qui, lui aussi, rêvait de m'épouser : « Notre famille est en deuil et, pour l'instant, il ne peut être question de fêtes chez nous. Plus tard, nous verrons. »

— Plus tard, n'est pas une date, objecta Frédéric.

— Plus tard, c'est l'avenir. Si tu aimes Jeanne, tu patienteras, répondit mon père. »

Frédéric ne tenait point beaucoup à moi sans doute, car six mois après, il était marié avec une jeune fille Wirzbach. Il fit bien, du reste, et je n'en éprouvais aucun ennui, car j'ignorais alors ce que c'était qu'aimer, tandis qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui ?...

Et Frantz fit un pas vers la jeune fille, rapprochant sa tête de celle de Jeanne, dont les cheveux blonds l'effleurèrent.

— Aujourd'hui, je sens que j'aime, dit-elle d'une voix faible comme un souffle.

A ce moment, le jour tombait. Le long des chemins, des groupes de cultivateurs regagnaient leurs maisons, la bêche ou la pioche sur l'épaule et dans le lointain, quelques-uns d'entre eux chantaient un refrain mélancolique que l'écho du vallon renvoyait en notes affaiblies. Le vent du soir commençait à faire frissonner les haies et la fraîcheur des nuits d'avril descendait peu à peu sur la plaine.

— Alors, tu viendras demain, dit Jeanne au jeune homme.

— Demain, Jeanette, je serai chez toi dans la matinée. Je parlerai au père Muller. Surtout trouve-toi là, car nous ne serons peut-être pas trop de deux pour lui arracher le oui que nous espérons. A demain, ma chère petite femme.

— A demain, monsieur mon mari.

Et la jolie fille s'enfuit en envoyant du bout de ses doigts un baiser à son fiancé.

On a beau être brave et résolu, s'être fait longtemps la leçon à soi-même, avoir étudié par avance ses attitudes, ses gestes et ce que l'on dira, il est des moments où l'émotion vous empoigne aux moelles et paralyse subitement la langue la plus déliée.

Ce fut précisément un phénomène de ce genre qui se produisit lorsque Frantz se trouva, le lendemain, en présence du père de Jeanne.

Le vieux Muller, nature intuitive et observatrice, paraissait comprendre ce qui amenait ce matin-là chez lui, son ancien élève, car il ne faisait rien pour l'aider à sortir de son embarras.

Jeanne, dans un coin de la salle, s'absorbait dans un travail de couture qui lui faisait tenir obstinément les yeux baissés.

Enfin, Frantz fit un énergique effort, tendit le jarret, avala péniblement sa salive, et dit :

— Monsieur Muller, je viens vous demander la main de votre fille.

C'était court, mais éloquent.

Un silence succéda à ces paroles. Le vieil instituteur semblait attendre quelques détails complémentaires destinés à appuyer ce discours concis qui, contrairement à toutes les règles de l'art oratoire, débutait par la péroraison.

Pourtant, voyant que Frantz n'ajoutait rien à cet exposé, d'ailleurs remarquablement clair, le père de Jeanne dit d'une voix tranquille :

— Quel âge as-tu maintenant Frantz ?

— Bientôt vingt-un an.

— Alors tu es de ceux qui iront cette année tirer au sort à Colmar ?

— Oui.

— Par conséquent tu seras prochainement soldat. Tu iras, comme quelques autres de nos compatriotes, grossir les rangs de l'armée allemande ; tu porteras sans doute l'uniforme d'un régiment poméranien ou wurtembergeois, car les enfants d'Alsace-Lorraine ne séjournent pas dans les corps de troupe casernés par ici. On se méfie d'eux. Puis, une fois enrégimenté, tu obtiendras de temps en temps une permission pour venir revoir ton village et embrasser ta femme. C'est bien ainsi, n'est-ce pas, que tu comprends les choses ?

— Mais, monsieur Muller...

— Eh bien, continua le vieillard en interrompant Frantz, je vais te dire pourquoi Jeanne ne peut pas être à toi :

Il y a dix-huit ans, j'avais deux fils, les frères, par conséquent, de celle que tu veux épouser.

L'un avait dix-neuf ans, l'autre vingt-un.

Tu les as connus et peut-être même, te souviens-tu encore d'eux.

Quant la guerre éclata, mes fils s'engagèrent.

Ils allèrent, comme toute la jeunesse de France, prendre place autour du drapeau de la mère-patrie et défendre la grande aïeule. Avant leur départ je leur dis simplement : Faites votre devoir, tout votre devoir !

Ils se firent tuer.

Mon cœur saigna ; il saigne encore aujourd'hui, mais ma conscience est calme et mes fiertés de patriote me consolent de mes douleurs de père.

A ce moment, le vieillard se leva, secoué par l'émotion des souvenirs et il reprit :

— Et tu viens me demander de te donner ma fille, à toi qui seras demain dans les rangs des assassins de mes fils ! Tu veux qu'aujourd'hui, oubliant tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime encore, reniant mon passé, mentant à mon cœur, foulant aux pieds toutes mes vénéralions, j'aie mettre la main de ma fille dans la main d'un soldat allemand ! Allons, Frantz ! crois-tu que cela soit possible ?

Et, frémissant, le vieillard regardait Frantz qui, tremblant, rendu muet par l'émotion, reculait, éperdu.

A ce moment, le bruit d'un sanglot fit tourner la tête au père Muller. C'était Jeanne qui, sentait son bonheur s'élever, pleurait comme pleurent les désespérés quand le malheur vient les courber sous la pesante étreinte des douleurs humaines.

Le lendemain, Frantz avait quitté le village.

Quelques semaines plus tard, quand vint l'époque du tirage au sort, personne ne répondit au nom du jeune homme. Les autorités militaires allemandes le déclarèrent insoumis.

II

Cinq années se sont écoulées. Jeanne a maintenant vingt-trois ans et, fidèle au souvenir de celui qui est parti, elle est toujours auprès de son père dont elle entoure la vieillesse de soins et de caresses.

Les mauvaises langues du pays prétendent que les jours où l'on rit chez le père Muller, coïncident avec les époques où le facteur apporte mystérieusement à la jeune fille, des lettres affranchies au timbre de France.

Jeanne attend quelqu'un.

Depuis le matin, elle n'a pas quitté la fenêtre par laquelle on aperçoit une faction de la route qui relie Gérardmer à Munster, les Vosges à l'Asine. Puis, la nuit est arrivée, le soleil s'est éteint derrière les haut sapins qui limitent l'horizon et rien n'est encore venu. Le front de la jeune fille s'est assombri graduellement. Le matin, elle chantait ; le soir, elle soupire.

Tout-à-coup des pas se font entendre dans la rue. On s'arrête devant la maison. Quelqu'un vient de frapper à la porte.

Jeanne sent son cœur lui sauter dans la poitrine. D'un bond, elle court ouvrir au nocturne visiteur. Un homme vêtu d'une longue houppelande, le capuchon rabattu sur les yeux, entre.

— Jeanne ! dit-il.

— Frantz ! murmure-t-elle.

Et, d'un élan irrésistible, les deux jeunes gens sont dans les bras l'un de l'autre.

— Qui donc est là ? demande le vieux Muller, qui a entendu l'étranger entrer.

La jeune fille ne répond rien, mais elle pousse devant elle le jeune homme. Celui-ci, d'un tour de main, vient de se débarrasser de son capuchon et de sa houppelande.

Alors le père Muller poussa un cri.

Il a devant lui un officier français en uniforme, et qui le regarde d'un air souriant.

— Frantz ! dit à son tour le vieillard.

— Oui, Frantz, sous-lieutenant au service de la France, qui vient de nouveau vous demander la main de Jeanne... Ah ! cette fois vous ne me la refuserez point, n'est-ce pas père ! dit l'officier en pliant le genou.

Le maître d'école regarde son ancien élève avec une émotion indicible. Ses regards vont de ce fier jeune homme, qui se fait suppliant, à sa fille, dont les yeux disent assez l'espoir qui les anime.

Il s'avance vers Jeanne, lui prend la main, et la met dans celle de l'officier en disant :

— Cette fois, mon fils, elle est à toi ; tu l'as bien gagnée !

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

La vois-tu  
La vois-tu  
Qu'elle es  
Sa tête tr  
Ses vilain  
Et ses hat  
Elle n'a q  
D'une lon  
Puisque l  
Elle a dû  
Sans jam  
Elle marr  
Pourquoi  
A ce jeun  
Lorsqu'il  
Il est dou  
Et, rien q  
La vieille  
Et puis...

Is furent d  
Et manger  
Rut prit pl  
Comme de  
Ce qui la fi  
Ce ne fut p  
Ce fut d'av  
Qu'elle ava  
A dater de  
Elle cherch  
Elle s'effr  
Et, loin de  
Pour mieu  
Elle dit qu  
Qu'il était  
Et qu'on n'  
Riras-tu d'

Tu viens de  
Qu'elle ait  
Je compren  
Dire qu'il e  
Et que j'éta  
Mon f  
asse, car c  
sages, mais  
néglige poi  
ront l'intel  
dans ta vie  
cheveux bl  
La vie  
rable non p  
tache est un  
Dieu est leu